

# L'ESPION DES BALKANS



БАЛКАНСКИ ШПИЈУН  
BALKANSKI ŠPIJUN

**DUŠAN KOVAČEVIĆ**

Traduction - adaptation :  
Borka Legras et Anne Renoue

**PERSONNAGES :**

ILIYA TCHVOROVITCH, propriétaire de sa maison, de son jardin, de sa femme et de son idée sur l'homme libre et le pays libre.

DANITSA TCHVOROVITCH, la femme d'Iliya.

SONIA TCHVOROVITCH, la fille d'Iliya.

DJOURA TCHVOROVITCH, le frère jumeau d'Iliya.

LE LOCATAIRE, Petar Markov Yakovlievitch, un tailleur de Paris.

## ACTE I

### 1. LE LOCATAIRE

*Danitsa Tchvorovitch, une ménagère d'une cinquantaine d'années, est assise devant une table de cuisine. Elle épluche des pommes de terre en écoutant la radio. C'est une femme toujours soucieuse, plongée dans toutes sortes de problèmes, vieillie avant l'âge. Ses yeux fixent un point vague au-delà de sa morne petite cuisine.*

LE SPEAKER : ... la phase critique du processus de restructuration exige un maximum d'efforts et d'abnégation, conformément aux résolutions adoptées par un large consensus. Dans la conjoncture actuelle, de nombreux délégués ont analysé le problème et exigé que tous les plans soient réalisés dans les limites et délais impartis. Il a été souligné et dit clairement qu'il n'y aurait pas d'exceptions.

L'agriculteur Milivoyé Kerstitch a pris spontanément la parole et a conclu son exposé par ces mots : "La campagne aidera la ville si la ville veut bien s'intéresser un peu à la campagne, car les 800.000 chômeurs c'est nous qui les nourrissons et pas l'administration des villes". Dans les rapports suivants, une attention particulière a été accordée "au principe de base d'un programme de stabilisation économique à long terme". A la fin d'une séance longue et épuisante, tous les délégués étaient d'accord pour conclure que la solution aux problèmes actuels doit être recherchée dans le travail, et non dans les palabres et les réunions. Alors seulement, nous serons en mesure de réaliser le plan adopté sur la base des résolutions précédentes.

Chers auditeurs, dans la suite de notre programme nous

écouterons de la musique de danse au cours de l'émission "Musique de votre jeunesse".

*Avec les premières mesures de tango argentin retentit la sonnette de la porte d'entrée. Danitsa laisse ses pommes de terre et sort dans le couloir. Elle revient accompagnée de son mari, Iliya Tchvorovitch, un homme d'un certain âge, de forte corpulence, aux larges épaules... L'homme est essoufflé, comme s'il avait couru toute la journée. Il s'appuie contre l'unique fauteuil placé dans un coin de la pièce, près du portemanteau. D'une main, il essuie la sueur de son front et d'un pied enlève ses chaussures. Il pose sa main droite sur sa poitrine comme s'il voulait contenir les battements de son cœur. La "musique de danse" l'agace, il va éteindre la radio, sort un paquet de cigarettes et des allumettes. Agité et nerveux, il allume une cigarette. Sa femme ose enfin lui demander...*

DANITSA : Pourquoi ils t'ont appelé ?

*Iliya se tait. Nerveusement il secoue sa cendre, très haut, au-dessus du cendrier, lisse sa moustache avec ses doigts.*

DANITSA : Ils t'ont appelé à cause de...

ILIYA : A cause de quoi ?

DANITSA : T'as dit qu'ils vérifient peut-être...

*Iliya la regarde en hochant négativement la tête.*

ILIYA : Tu veux vraiment creuser ma tombe !... Au fait, l'autre, il est là !

DANITSA : Qui ça ?

ILIYA : Feu mon grand-père... ! Le locataire, pardi !

DANITSA : Non.

ILIYA : Où il est ?

DANITSA : Je ne sais pas. Il est sorti ce matin et il n'est pas rentré. Qu'est-ce qui s'est passé ?

ILIYA : Rien. C'est maintenant que ça va se passer.

*La femme se tasse sur elle-même comme si elle rapetissait et regarde son mari qui a l'air inquiet.*

DANITSA : Pourquoi ils t'ont appelé ?

ILIYA : A cause de lui.

DANITSA : A cause de lui ?

*Danitsa s'agite sur sa chaise, ne sait pas quoi faire ni comment continuer la conversation.*

ILIYA : Bon sang, quel crétin je suis ! Quel imbécile ! Je t'avais bien dit qu'on n'avait pas besoin de locataire ? Je l'ai dit, oui ou non ? T'entends ce que je te demande ?

DANITSA : Oui, tu l'as dit.

ILIYA : Eh oui, je te l'ai dit mille fois ! Mais toi tu me cassais les oreilles comme si on était des crève-la-faim, comme si notre vie dépendait de ces fichus 900.000 dinars ! "On la loue, on la loue !" C'est pas la chambre que t'as donnée, c'est moi !

*Avec effroi, la femme regarde son mari hors de lui. Elle le regarde comme si elle le voyait pour la première fois. Iliya ponctue chaque mot important de coups de poing sur la table.*

ILIYA : Personne ne veut m'écouter. Je suis le dernier à qui on demande son avis dans cette maison. Tout me retombe

sur le dos. Toute ma vie j'ai pas arrêté de te dire ce qu'il faut et ce qu'il faut pas faire.

DANITSA : Mais, mon Dieu, Iliya...

ILIYA : Tu veux pas m'écouter, voilà ce qu'il y a. Tu sais qui est cet homme ?

DANITSA : Le métier qu'il fait ?

ILIYA : Non, tout.

DANITSA : Comment, tout ?

ILIYA : Tout, quoi. Qui est cet homme ?

DANITSA : Ben, il a dit qu'il a étudié à l'université, et qu'il est parti en France, il y a vingt ans. Là-bas il était tailleur, son frère a un atelier de couture. C'est Sonia qui me l'a dit. Maintenant il dit qu'il est revenu pour quelque temps et s'il peut, pour toujours. Il veut ouvrir son atelier à lui.

ILIYA : Oui, et ?

DANITSA : Quoi... et ?

ILIYA : Qui il est ? Qu'est-ce qu'il fait maintenant, de quoi il s'occupe, de quoi il vit ?

DANITSA : Comment veux-tu que je le sache ? Il raconte rien et moi je demande rien. Je le vois une fois dans la semaine. Il paye honnêtement.

ILIYA : Il paye honnêtement, tiens, tiens ! Alors il paye honnêtement ?

DANITSA : Ben, oui.

ILIYA : Et d'où il le sort, son fric ? Avec quoi il nous "paye honnêtement" ? Ça te paraît pas louche, toi, qu'il fiche rien depuis plus de 8 mois, qu'il jette l'argent par les fenêtres, et qu'il vive comme ceux qui triment toute la journée ? Tu t'es jamais posé la question : qui lui donne son pognon pour vivre ?

DANITSA : Iliya, s'il te plaît, dis-moi ce qui s'est passé.

ILIYA : Cet homme, ce Petar Markov Yakovlievitch, est un ignoble et dangereux individu. La police l'a à l'œil depuis pas mal de temps déjà. Ils m'ont appelé pour me demander ce que je sais sur lui : quand est-ce qu'il est arrivé, qu'est-ce qu'il fait, qu'est-ce qu'il dit, qui vient le voir, s'il a beaucoup d'amis...

DANITSA : Avec qui tu as parlé ?

ILIYA : Avec un inspecteur. Il m'a dit de considérer tout ça comme un entretien purement informatif mais je sais, moi, ce que ça veut dire un "entretien informatif".

DANITSA : Et l'inspecteur t'a dit que c'était un "individu dangereux" ?

ILIYA : Non.

DANITSA : Ben alors, comment tu le sais ?

*Iliya regarde sa femme en serrant les mâchoires, comme s'il se retenait de la frapper.*

ILIYA : A ton avis, pour quelle raison ils m'ont appelé et interrogé ? Une lubie, comme ça, qui leur est passée par la tête ? T'as déjà vu que la police s'intéresse à un homme ordinaire et honnête ?

*La femme se lève craintivement, et s'éloigne de son mari furieux.*

DANITSA : Ben, ça fait rien. Si c'est comme ça, on va le renvoyer dès qu'il va rentrer. Qu'il ramasse ses affaires et qu'il décampe.

ILIYA : J'ai dit à l'inspecteur qu'on allait le foutre à la porte, mais il m'a conseillé de pas paniquer et de pas faire d'histoires. Il dit que, pour eux, il est seulement "sous surveillance", mais moi je sais ce que ça veut dire "sous surveillance".

DANITSA : Quelle affaire !

ILIYA : Le type a dû traficoter contre notre pays, là-bas, en France. Si c'était un simple voleur ou un escroc, il y a longtemps qu'ils l'auraient pincé.

DANITSA : C'est l'inspecteur qui a dit ça ?

ILIYA : Non, mais pas besoin d'être très malin pour comprendre. Tout de suite il m'a paru louche : il dit pas un mot, il met du tissu noir sur ses fenêtres, il amène des barbus, il sort et se balade la nuit quand tout le monde dort, il allume la lumière jusqu'à 2 ou 3 heures du matin, il boucle sa porte à clef, il disparaît pendant plusieurs jours...

DANITSA : T'as demandé à l'inspecteur s'il était dangereux ?

ILIYA : Oui.

DANITSA : Et qu'est-ce qu'il a dit ?

ILIYA : Rien de précis. Il a dit : "Personne n'est dangereux jusqu'à ce qu'on prouve qu'il l'est". Ils ont des réponses

sur mesure ! Quand il m'a dit : "Chez vous habite Untel...", ça m'a flanqué un coup !

DANITSA : Tu lui as pas dit que t'étais cardiaque ?

ILIYA : T'es folle ! Ils m'ont pas convoqué pour une visite médicale. Je lui ai posé la question : "Qu'est-ce que je dois faire, camarade, jusqu'à ce qu'on prouve qu'il est dangereux ? D'ici là, il a le temps de faire plein de dégâts." Il a répondu : "Il ne fera rien, c'est notre affaire." Et moi j'ai pensé : oui, c'est votre affaire, mais ça retombera sur ma tête.

DANITSA : Qu'est-ce qu'il t'a demandé encore ?

ILIYA : Rien d'autre. Il m'a dit de ne parler à personne de notre conversation. S'il déménage ou s'il part en voyage pour longtemps, que je l'informe. Alors là-dessus, moi je lui demande, parce que je vois bien qu'il a pas dit tout ce qu'il pense : "Camarade, sur moi vous avez aussi des soupçons ? Vous savez, j'ai déjà purgé deux ans. – Ah, je ne savais pas", il dit, et je vois sur sa table un dossier bleu, gros comme ça, avec des ronds de tasse de café dessus, mon cas sûrement.

DANITSA : Mais, enfin, pourquoi t'as posé cette question ? Pourquoi ils auraient des soupçons sur toi ?

ILIYA : Pourquoi j'ai posé cette question ? Est-ce qu'on l'a pas accueilli dans notre maison ? Hein ? Est-ce qu'on l'a pas abrité pendant 8 mois ?

DANITSA : On l'a pas abrité !

ILIYA : Ah non ? On l'a dénoncé ? Comment ils peuvent savoir, eux, qu'on sait pas ce qu'il fait ? Pourquoi il est venu pile chez nous ?

DANITSA : A cause de l'annonce. N'importe qui pouvait venir.

ILIYA : N'importe qui pouvait venir, seulement c'est lui qui est venu. Pourquoi ce n'est pas un homme honnête qui est venu ?

DANITSA : Comment tu peux savoir qui c'est quand tu vois quelqu'un pour la première fois devant ta porte ?

ILIYA : Nous, on sait qu'on l'a pris comme ça, sans combine, mais qu'est-ce qu'ils savent, eux ? C'est pour ça que j'ai posé la question. Je veux dormir tranquille, j'ai assez...

DANITSA : Et qu'est-ce qu'il a dit ?

ILIYA : Il a ri, et je sais ce que ça signifie quand ils rient. Au début ils trouvent ça drôle, et à la fin ça tourne au vinaigre ! Je connais.

DANITSA : Mon Dieu, Iliya, mais quel rapport entre toi et notre locataire ? Tu ne le connaissais pas, tu ne l'as jamais vu avant, t'es allé une seule fois à l'étranger, en Roumanie...

ILIYA : Après, il m'a offert un café, une cigarette, et quand je me suis calmé on a causé un peu. Il m'a dit, comme s'il le savait pas : "Quand avez-vous attrapé ces 2 ans ? – En '49, le 8 septembre '49. – Et pourquoi ?" Alors je lui déballe mon histoire. Lui, il écoute et il fait mine de rien savoir. Il a pas l'air d'un inspecteur : il est habillé moderne, un costume clair, une chemise à fleurs, les cheveux plutôt longs. De mon temps, tu pouvais les reconnaître à 5 kilomètres. C'était leur tactique pour nous flanquer la trouille. Dès que tu les voyais, tu savais qui c'était. Eh ben, ceux-là, c'est le contraire : tu les vois mais tu sais pas qui c'est. Comme ça, t'as l'impression qu'il y en a encore plus. Alors il demande : "Comment vous vous en sortez avec les augmentations ? – Très

bien, j'ai dit, nous avons accepté le plan de stabilisation. Pour nous maintenant c'est sacré et je me dis que j'ai pas écopé 2 ans pour rien..." Il m'a raccompagné jusqu'à la sortie. Et dans le couloir, comme par hasard, il a demandé encore : "Est-ce qu'on l'appelle souvent de Paris ? – Jusqu'à présent on l'a pas appelé..."

DANITSA : Comment on l'a pas appelé ? Mais si, on l'a appelé !

ILIYA : Quand ça ?

DANITSA : Plusieurs fois.

ILIYA : Pourquoi tu me l'as pas dit ?

DANITSA : Ben, c'est important ?

ILIYA : Si c'est important ? Eh bien, s'ils savent qu'on l'a appelé alors que j'ai dit non, ça veut dire que je le couvre et que je mens. Bon sang, t'en tiens une couche ! Tu vas m'envoyer en taule.

*Iliya va jusqu'au téléphone, décroche et compose le numéro.*

ILIYA : Allo !... S'il vous plaît, je voudrais parler au camarade Drajič... Oui... C'est le camarade Drajič ? Camarade inspecteur, ce matin j'ai été chez vous pour un examen... pour une conversation, excusez-moi, je vais souvent à l'examen médical... Bon... alors... je vous ai dit que l'autre, vous savez de qui je parle, on l'a pas appelé de Paris. Et maintenant, ma femme me dit... moi, je savais pas, elle pensait que ce n'était pas important... qu'on l'a appelé plusieurs fois. Pardon ?... Oui, oui... Bien sûr... Au revoir.

*L'air mécontent, il repose doucement l'écouteur.*

DANITSA : Qu'est-ce qu'il a dit ?

ILIYA : Que je m'inquiète pas et que je l'appelle plus. Il m'appellera, lui, s'il a besoin de quelque chose. Il a dit : "Notre entretien était purement informatif." C'est facile pour lui de pas s'inquiéter, le bandit n'est pas sous son toit.

DANITSA : S'il te plaît, calme-toi. Tu vas avoir un malaise. Allez, assieds-toi... Tu penses bien, ils font attention. Ils vont pas laisser rentrer une bande de terroristes comme ceux qui voulaient faire sauter les trains et les ponts. T'imagines tout de suite le pire, toi.

ILIYA : Quand est-ce que t'as rangé sa chambre la dernière fois ?

DANITSA : Hier.

ILIYA : Qu'est-ce qu'il a comme affaires ?

DANITSA : Rien de spécial. Des vêtements, une valise, des livres. C'est bien rangé, on peut pas dire.

ILIYA : Donne-moi la clef.

DANITSA : Pour quoi faire ?

ILIYA : Donne-moi la clef.

*La femme prend la clef dans le buffet et la donne à son mari qui s'approche de la fenêtre, écarte les rideaux.*

ILIYA : Mets-toi là. Regarde s'il vient.

*Avec la clef il ouvre rapidement la porte de la chambre du locataire. Il entre... Sa femme guette à la fenêtre. Iliya revient, il porte une grosse valise, la pose sur la table, l'ouvre, sort les affaires. Il observe chaque objet, le tourne, l'examine, feuillette une revue, prend une petite boîte.*

ILIYA : "Petit pakouet"... des médicaments.

DANITSA : C'est son frère qui les lui envoie tous les mois, il a du diabète.

ILIYA : "N'est pas soumis au contrôle de la douane." Il t'a dit qu'il a du diabète ?

DANITSA : Il l'a dit à Sonia.

*Dans une poche de la valise, il trouve un livret de caisse d'épargne. Il l'ouvre, sourit en hochant la tête.*

ILIYA : On a de l'argent, nous, sur notre livret de caisse d'épargne ?

DANITSA : Comment veux-tu qu'on en ait ?

ILIYA : Et tu sais combien il en a, lui ? 142.000 dollars ! Ça fait, attends... fois cinq, cent fois cinq, cinq cents, cinq fois, à peu près huit cent millions. Et au marché noir, un milliard !

DANITSA : Ben, il a travaillé vingt ans.

ILIYA : Il a travaillé vingt ans. Et moi, combien d'années j'ai travaillé ? Toute ma vie !

DANITSA : Là-bas, on paye bien.

ILIYA : Où ça là-bas ? Tu crois que c'est gagné avec le travail ça ? Les Français auraient payé un faiseur de falzars en dollars ?

*Dehors on entend un bruit de moteur. Iliya s'approche de la fenêtre.*

ILIYA : Avant aussi, on le ramenait en voiture ?

DANITSA : Oui.

*Iliya remet vite tous les objets dans la valise, la referme, l'emporte dans la chambre du locataire. Il revient, ferme la porte à clef et se dirige vers la fenêtre.*

ILIYA : Fais du café. Sans sucre pour lui. Il a ses hommes, ici... Tu sais pourquoi il est venu habiter chez nous ? Parce que la maison est loin du centre, ici il est pas exposé. Pas un mot devant lui, tout comme avant : tout va bien, pas de problèmes, aimables. Attention, surtout pas de gaffe.

*Iliya ouvre la porte d'entrée. Il invite le locataire qui se dirigeait vers son entrée particulière.*

ILIYA : Camarade Yakovlievitch, bonjour ! Entrez, venez un peu. Ça fait un mois qu'on ne s'est pas vus ! Venez.

*Iliya laisse entrer dans la chambre un homme grand et maigre. Le locataire sourit, redresse ses lunettes sur son nez, regarde autour de lui, un peu gêné. Son hôte lui offre une chaise.*

ILIYA : Asseyez-vous. On ne vous voit pas beaucoup.

LE LOCATAIRE : Merci. Vous savez, je suis un peu pressé... on m'attend.

ILIYA : Prenez donc un café. J'étais justement en train de dire à ma femme : ce monsieur Yakovlievitch, c'est comme s'il voulait nous éviter, il ne vient jamais nous voir.

LE LOCATAIRE : Mais non, Monsieur Tchvorovitch, voyons, on est si bien chez vous ! Mais ces derniers jours j'ai été débordé par des tas de choses à régler !

*Iliya jette un regard à sa femme qui s'apprêtait à dire quelque chose.*

ILIYA : Et votre maladie ? Comment ça va ? Sonia nous a dit.

LE LOCATAIRE : Très bien. Elle va très bien. Il n'y a même qu'elle qui va bien, tout le reste va de travers. Et vous, votre cœur ?

ILIYA : Ça va, il bat... Et le boulot, sinon, ça marche ?

LE LOCATAIRE : Pas du tout. On me promène de commission en commission, de porte en porte, de guichet en guichet. Toute la journée, je cours après toutes sortes de certificats, d'attestations, j'écris des requêtes, j'attends des secrétaires. L'autre jour j'ai eu envie de tout envoyer promener et de retourner là-bas. Vous savez, ce qui se passe chez nous c'est intolérable. Tout le monde promet et personne ne fait rien. Si au moins on me disait : "Non, ce n'est pas possible", je dirais : "Très bien, au revoir" et je partirais. Mais comme ça : "On va voir, oui, oui, ne vous inquiétez pas, il faut seulement que ce soit ratifié, passez le mois prochain." Croyez-moi, je peux tout supporter, mais je n'admets pas qu'on se fiche des gens.

ILIYA : Quel est votre problème ? On peut peut-être vous aider ?

*Le locataire sourit, sort son portefeuille et de celui-ci une grande feuille de papier.*

LE LOCATAIRE : Il y a exactement 9 mois, on m'a promis un local professionnel sur le mont Banovo. Tout était en ordre. J'ai demandé à mon frère d'emballer mes machines pour le transport, j'ai engagé ici des ouvriers qualifiés et des entrepreneurs et, il y a quelques jours, tout est tombé à l'eau. Selon le plan d'urbanisme, d'après ce qu'on m'a dit, cet emplacement est réservé pour un magasin d'alimentation. "Un magasin d'alimentation, camarade, est plus nécessaire qu'un atelier de couture. – Oui, j'ai dit, mais vous auriez dû me dire ça il y a 9

mois." J'ai failli faire un coma, ce jour-là. Mon diabète a dû faire un bond de 300 ! J'ai perdu un an à courir après de minables petits gratte-papier et à les supplier.

*Danitsa passe derrière le dos trapu de son mari, s'assoit en face du locataire et commence à parler avec colère.*

DANITSA : Ça c'est rien ! Vous vous rendez compte, nous deux, on nous a promis un appartement pendant plus de vingt ans. Vingt ans ! On devait emménager "au printemps". En attendant ce printemps, on vivait dans des sous-sols, des hangars. Un seul salaire, une fille à l'école, plus tard étudiante...

ILIYA : Danitsa, nous avons réglé notre problème. Allez, apporte ce café, notre invité est pressé.

DANITSA : Et comment on l'a réglé ? On l'a réglé que t'es devenu cardiaque et moi pleine de rhumatismes. On s'est endettés jusqu'au cou pour cette maison, on a donné toute notre vie pour ça... Voilà, tenez, sans sucre... C'est pas une maison c'est une tombe !

ILIYA : Danitsa...

DANITSA : Et que je vous dise encore : à peine on avait réglé le problème du logement que notre fille a eu son diplôme de dentiste. Et ça fait 5 ans qu'elle est sans travail. Une grande fille à marier, qui s'est donné tant de mal et qu'a pas un sou. Les gens n'ont plus de dents ; un homme sur deux en a plus qu'une dans la bouche. Pour les dents cariées on est les premiers en Europe, c'est elle qui me l'a dit, et il n'y a pas d'emplois pour les dentistes ! Par contre on a 100.000 politiciens.

ILIYA : Il y a des emplois. Il y avait du travail pour elle. C'est pas la faute aux politiciens.

DANITSA : Où donc il y en avait ? Elle s'est présentée plus de 40 fois ! J'ai une pile grosse comme ça de demandes et de rappels.

ILIYA : Mademoiselle ne veut pas quitter Belgrade. Est-ce qu'on lui a pas proposé un poste à Haut Rakovatz ?

DANITSA : Vous savez, Monsieur, où ça se trouve le Haut Rakovatz ?

LE LOCATAIRE : Non, je ne sais pas.

DANITSA : Eh bien, c'est pas demain que vous en entendrez parler. Le Haut Rakovatz est à cent kilomètres du Bas Rakovatz. C'est un endroit où le jour se lève une fois par semaine et où la nuit tombe deux fois par jour.

ILIYA : Danitsa !

DANITSA : Elle est née à Belgrade, son fiancé est ici, ses parents, ses amis. Ceux qui viennent de là-bas, qu'ils aillent là-bas ! Qu'ils aillent réparer les dents de leur père ou de leur mère. Ma fille, à moi, elle me soignera mes dents ici, et toi – t'as qu'à aller chez le dentiste à Rakovatz ! Les enfants des gros bonnets, tu crois qu'ils attendent d'avoir un travail ? On commence par leur réserver un travail et on les fait après.

ILIYA : Danitsa !

DANITSA : Tu vas pas dire que c'est pas vrai ? Le peuple sait tout mais il fait semblant de pas savoir, et ceux d'en-haut ils savent que le peuple sait tout, mais ils font aussi semblant de pas le savoir : on fait tous semblant pour avoir la paix.

ILIYA : Excusez-la, elle a les nerfs fragiles. Pendant la guerre, on lui a...

*Au dehors on entend un coup de klaxon. Le locataire sursaute, se retourne, se lève. Il est gêné d'avoir provoqué une dispute.*

LE LOCATAIRE : Madame, ça ne vaut pas la peine de s'énerver, ça ne sert à rien. Je vous remercie pour le café. Oh ! j'ai oublié mon ami dans la voiture ! Au revoir !

ILIYA : Venez de temps en temps, ça nous a fait plaisir.

*Le locataire s'en va. Iliya revient vers sa femme, la saisit par les épaules, lui parle tout bas, avec fureur, en sifflant entre ses dents.*

ILIYA : Espèce d'imbécile ! Qu'est-ce que tu dégoises ? Tu vois pas qu'il te provoque et qu'il veut te faire parler ? Pourquoi tu la fermes pas quand personne te demande rien ?

DANITSA : Qu'est-ce que j'ai dit qu'est pas la vérité ?

ILIYA : Boucle-la ! Ça suffit. Tu sais ce que c'est, toi, la vérité ?

DANITSA : Oui, je le sais.

ILIYA : Bon sang ! Si je t'entends encore une fois... Il y a des spécialistes pour la vérité, ils sont payés pour ça. Toi, on t'a pas demandé de...

*Dans la chambre du locataire on entend des pas, des objets qu'on déplace. Iliya s'approche de la porte, écoute, se baisse pour regarder par la serrure. La femme s'assoit devant la table, sort un mouchoir de la poche de son tablier. Iliya se relève brusquement, regarde autour de lui, fouille dans les poches de sa veste.*

ILIYA : Où sont les clefs de ma Lada ?

DANITSA : Les voilà. Où tu vas ?

ILIYA : Je vais voir ce qu'il fabrique. Ce n'est pas à moi qu'il va raconter des histoires d'atelier de couture sur le mont Banovo. Il croit que je suis tombé de la dernière pluie ! En tout cas, motus ! Pas un mot de tout ça à personne, ni à Sonia, ni à mon frère Djoura. A personne.

*Dehors on entend le départ d'une première voiture. Iliya sort en courant. Tout de suite après, on entend le départ d'une deuxième voiture. La femme, immobile, reste assise devant la table.*

## 2. LA PREMIÈRE "JOURNÉE DE TRAVAIL" D'ILIYA

*Sonia, leur fille, trente ans environ, déjeune tout en parlant. De bonne humeur, gaie, pleine de vivacité, elle veut tout raconter en même temps.*

SONIA : Alors le docteur Bochkovitch m'appelle et me dit : "Tout ira bien si cette bonne femme ne recommence pas ses caprices. Ça fait déjà cinq fois qu'elle part à la retraite !" Alors moi, j'appelle Dragan, et on va dîner avec Bochkovitch et sa femme. Là, on découvre que Bochkovitch et l'oncle de Dragan sont cousins germains, par je ne sais plus quelle tante. En parlant, mon Dragan promet à Bochkovitch de lui apporter de Lybie des pièces de rechange pour sa voiture.

DANITSA : Tu vois à quoi ça tient le hasard ! Si vous n'étiez pas allés chez eux, pour leur fête, la semaine dernière...

SONIA : Rien ne se serait passé ! Et dire que je faisais des manières ! Je n'avais pas envie d'y aller... Ce soir-là Bochkovitch m'a promis un travail, mais je me suis dit : "Le docteur, il a un peu bu, il promet n'importe quoi..." Vraiment je n'arrive pas encore à y croire !

DANITSA : Prends un peu de fromage blanc... Tu vois, justement ce matin je me suis disputée avec ton père. Ça fait au moins deux ans qu'on n'a plus parlé de ton travail et justement ce matin, comme si j'avais une intuition... Pour te dire la vérité, moi non plus, j'arrive pas à y croire. Tant que je t'aurai pas vue en blouse blanche avec le truc, là, tu sais... "Docteur Tchvorovitch".

*Sa fille rit, se lève, serre sa mère dans ses bras.*

SONIA : Ah, c'est ça qui est le plus important pour toi, hein ?  
Ce truc, ici... n'est-ce pas ?

DANITSA : Laisse-moi... Non, je ne peux pas... Sonia, s'il te plaît...

*Danitsa détourne la tête, cache son visage dans ses mains. La fille continue à la serrer dans ses bras, s'amuse et plaisante avec sa mère.*

SONIA : Ah, je savais exactement ce qui allait se passer ! Une demi-heure de joie et après, une demi-heure de larmes !

DANITSA : Ben, si je pleurais quand t'avais pas de travail, je peux bien pleurer maintenant que t'en as. Vous devriez faire quelque chose pour ce Bochkovitch. Dragan pourrait faire un petit cadeau à sa femme.

SONIA : Ce n'est pas l'idéal d'avoir trouvé du travail par piston mais je n'y peux rien, aujourd'hui c'est la règle. Dimanche on vous emmène déjeuner, il y aura les parents de Dragan, il serait temps que vous fassiez connaissance quand même.

DANITSA : On se connaît déjà par téléphone depuis quatre ans. Maintenant il suffit qu'on se voie. Mais, dis-moi, il y a quelque chose qui se prépare ?

SONIA : On verra.

DANITSA : Vous pouvez habiter chez nous, tu sais. Vous aurez un petit logement à part. On donnera congé au locataire.

*Dans la cour on entend un ronflement de moteur. Danitsa s'approche de la fenêtre et regarde.*

DANITSA : Voilà ton père. Ne lui dis pas tout de suite. Je vais le laisser un peu mijoter à cause de ce matin. Il a encore

parlé du Haut Rakovatz.

*Iliya entre, couvert de poussière, tout fripé, l'air éreinté, il tient à peine debout. Sa femme et sa fille se précipitent vers lui, l'aident à aller jusqu'au fauteuil. L'homme s'y affale.*

DANITSA : C'est ton cœur ?

SONIA : Papa, qu'est-ce que tu as ? C'est ton cœur ?

ILIYA : C'est rien. Je suis tombé, je me suis fait un peu mal.

DANITSA : Où es-tu tombé ?

ILIYA : Par terre, où je suis tombé !... Ben quoi ? Pourquoi vous me regardez comme si j'étais un martien ? Passez-moi l'eau de vie. Je n'ai rien.

*Il relève une jambe de son pantalon, contemple un genou blessé. Danitsa apporte la bouteille d'eau de vie et trois petits verres. Elle verse à boire.*

SONIA : Maman, je lui dis. Il se sentira mieux après.

DANITSA : Dans toute ma vie, j'ai bu qu'une seule fois de l'eau de vie. Pour notre mariage, c'est lui qui m'a forcée. Maintenant, je vais en boire un verre toute seule. A la vôtre !

ILIYA : Qu'est-ce qu'il y a aujourd'hui ? Trente ans de mariage ?

DANITSA : Ah ben, pour ça je boirais pas !

ILIYA : Alors c'est quoi ? On boit parce que je suis tombé ?

SONIA : J'ai trouvé un travail.

*Iliya regarde sa fille comme si elle lui annonçait une nouvelle invraisemblable ou incompréhensible. Il se tait un bon moment en la regardant fixement.*

ILIYA : Tu as trouvé du travail ?

SONIA : Oui, j'ai trouvé un travail. Je commence lundi. Qu'est-ce qu'il y a papa ? Pourquoi tu me regardes comme ça ? J'ai un travail, j'ai vraiment trouvé un travail.

*Son père se lève, lui tend la main, un peu embarrassé, la félicite puis sort son portefeuille et prend mille dinars.*

ILIYA : Tiens, pour arroser ça ! J'ai pas encore reçu ma paye. Tu vois, et toi qu'arrêtais pas ce matin devant ce type ! T'aurais mieux fait de te taire ! Sonia, mon enfant, je bois à ton bonheur. A ta santé !

SONIA : Est-ce que je peux prendre ta voiture ?

ILIYA : Prends-la. Fais attention quand tu conduis. Il y a de plus en plus de fous qui passent au rouge.

*Sonia ramasse ses affaires.*

SONIA : Papa, pourquoi tu ne vends pas la vieille Lada ? Elle bouffe tellement d'essence. C'est une ruine.

ILIYA : Et que j'achète quoi ? Qu'est-ce qu'il y a de mieux comme voiture ?

*Sonia embrasse sa mère.*

DANITSA : Quand est-ce que tu reviens ?

SONIA : Tu verras bien ! Maintenant, je suis comme qui dirait mon maître. Salut papa !

*La jeune fille quitte la maison. Dans la cour on entend d'abord le bruit du moteur puis la voiture qui s'éloigne. Iliya se verse encore un verre d'eau-de-vie. Avec le pied, il enlève ses chaussures encore lacées puis desserre sa cravate.*

ILIYA : C'est vrai qu'elle a trouvé un travail ou c'était un truc pour me piquer du fric ?

DANITSA : C'est vrai, Dieu merci !

ILIYA : Alors, à sa santé !... Pour une fois qu'il m'arrive quelque chose de bien !

*Iliya boit l'eau-de-vie et verse les quelques gouttes qui restent sur son genou blessé. Sa femme le regarde avec inquiétude.*

DANITSA : Iliya, qu'est-ce qui s'est passé ?

ILIYA : Tais-toi, ne demande rien. Est-ce qu'il est revenu, l'autre ?

DANITSA : Non. Où ça t'est arrivé ?

ILIYA : A Dortchol.

*Il se lève, sort un bout de papier de sa poche, s'approche du téléphone, décroche, compose un numéro.*

ILIYA : Allo... s'il vous plaît, je pourrais avoir l'inspecteur Drajič ? Oui... c'est ça... Allo, camarade inspecteur ? Ici Iliya Tchvorovitch. J'étais chez vous, ce matin, au sujet de ce... oui. Alors, vous savez, il a été à un rendez-vous, il y a une heure, rue Zmay Yovan. Ils étaient cinq. Ils ont échangé des dollars, des marks et toutes sortes de plans. Je les ai vus par hasard... Oui... Ben non, ça m'est pas égal. Il habite chez moi... oui... bien sûr. Au revoir.

*Il raccroche, furieux.*

ILIYA : Les criminels trafiquent sous leur nez, échangent de l'argent étranger et des plans en plein centre de la ville, et lui, il répète : "Ne vous inquiétez pas, ne vous inquiétez pas." Il en a rien à foutre que ce type habite sous mon toit. Ah, t'aurais dû voir de quoi ils avaient l'air ! Des vrais criminels, des gangsters, des assassins. Ils ont baissé les stores en plein jour, ils se sont mis autour d'une table, ils ont sorti des liasses de billets, des tas de papiers, des plans, ils ont bouclé toutes les portes, ils ont verrouillé la porte principale. Dis-moi, c'est comme ça que se rencontrent des amis, des gens honnêtes, comme il faut ?

DANITSA : Comment tu as vu tout ça ?

ILIYA : Eh bien, tout simplement : j'ai sauté par-dessus le mur de la cour d'à côté et j'ai grimpé sur le balcon, le long du paratonnerre.

DANITSA : Mon pauvre Iliya, mais tu perds la boule !

ILIYA : Bien obligé, puisque c'est moi qui dois m'occuper de tout. Je m'en ficherais, moi, de ce qu'ils font, où ils se rencontrent, ce qu'ils magouillent, si ce bandit habitait pas sous mon toit. T'imagines si demain mon nom traîne dans les journaux, qu'on annonce qu'il se cachait ici et que c'est ici qu'il fabriquait ses plans ?... C'est lui qui organise tout, les autres le regardent comme le Bon Dieu. Il parle, il explique, il commande et les autres restent assis et se taisent...

DANITSA : Calme-toi, mon pauvre Iliya... Tu veux ton médicament ?

ILIYA : J'ai vécu une vie honnête et je mourrai en honnête homme. Celui-là, il va pas foutre tout ça en l'air à l'âge que j'ai ! Il manquerait plus que les gens se retournent sur moi en me montrant du doigt... Il a été envoyé de

l'étranger pour organiser des groupes d'action. Il a apporté de l'argent pour payer et acheter les gens. Ouvrir un atelier de couture, qu'il aille raconter ça à feu son grand-père !

DANITSA : Qu'est-ce que tu as à la jambe ? T'as rien de cassé ?

ILIYA : Non... je suis tombé en descendant. Le paratonnerre a lâché. Heureusement, en-dessous c'étaient des fleurs. Tu te rends compte si j'étais tombé sur du béton !... J'ai relevé les numéros de toutes leurs voitures. Eux, je pourrais les reconnaître entre mille. Il y avait aussi un noir. Une bande internationale, c'est sûr. En partant, ils sont sortis un par un. Le nôtre, il a fermé le portail. Il se cache ici et nous, on est ses complices. Et, dans l'autre maison, il organise les actions.

DANITSA : Tu veux déjeuner ?

ILIYA : Pourquoi tu le demandes ? Je l'ai pas mérité peut-être ? Fils de putes ! Ils savent pas sur qui ils sont tombés. Ça leur coûtera cher d'avoir choisi ma maison comme planque.

*Sa femme sort un pain. Iliya rompt la croûte, mord dedans et mâche une bouchée, furieux. Il hoche la tête en continuant ses menaces pour lui-même.*

### 3. LES CONGÉS PAYÉS

*On entend une musique douce à la radio. Sonia est assise devant la table, elle se met du rouge à lèvres. On sonne à la porte. La jeune fille laisse son tube de rouge, sort dans le couloir. Au passage, elle enfle une robe de chambre sur sa courte chemise de nuit.*

SONIA : Entrez, entrez.

*Le locataire entre. Il apporte un bouquet de fleurs. Toujours réservé, prudent et silencieux. Il tend les fleurs. La jeune fille le regarde, confuse.*

LE LOCATAIRE : Avec toutes mes félicitations... pour votre travail... avec un peu de retard.

SONIA : Merci... J'espère que vous n'êtes pas descendu en ville pour acheter ces fleurs.

LE LOCATAIRE : Vous savez, j'ai été vraiment heureux d'apprendre la nouvelle. Je connais le problème, pour trouver un emploi.

SONIA : Ces roses sont magnifiques. Asseyez-vous, je vous en prie.

*Le locataire s'assoit, croise les jambes, regarde la jeune fille qui s'affaire : elle cherche un vase, le trouve, le remplit d'eau.*

LE LOCATAIRE : J'étais en voyage. Hier soir, je rentre et votre mère me dit : Sonia a trouvé un travail !

SONIA : Elle pleurait ?

*Le locataire rit et confirme d'un hochement de tête.*

SONIA : Si j'avais su que ça la ferait tant pleurer, j'aurais refusé ! Il faut que je vous offre quelque chose. Voulez-vous un cognac ?

LE LOCATAIRE : Je ne devrais pas. Mais pour fêter ça, je veux bien ! Et comment ça marche ?

SONIA : Formidable ! Je travaille avec des enfants et je n'arrête pas de chanter. Mes collègues doivent penser que je suis un peu dingue. Vous vous rendez compte : j'ai attendu 5 ans, j'étais au bord de la dépression. Il m'en est passé des choses par la tête ! Si ça n'était pas arrivé, je crois que je serais partie en Lybie.

LE LOCATAIRE : En Lybie ?

SONIA : Mon fiancé est ingénieur en bâtiment. Ils ont des chantiers là-bas, avec un dispensaire... Tenez... En tout cas, ma journée a bien commencé, je peux le dire !

*Le locataire se met debout, joint les talons comme pour saluer : il lève son verre.*

LE LOCATAIRE : Bonne continuation pour votre travail ! Et réussite !

*Sonia boit aussi. Le locataire regarde sa montre.*

SONIA : Où vous en êtes pour votre atelier ? Restez encore un peu.

LE LOCATAIRE : Trinquons, à la manière de votre père ! Ça commence à aller mieux. J'ai acheté un local, à Dortchol. C'est à nouveau la ronde des fonctionnaires, des entrepreneurs et des commissions. On recommence tout à zéro... mais je tiendrai bon, je suis un masochiste-né !

SONIA : Alors ça veut dire que vous allez bientôt nous quitter ?

LE LOCATAIRE : Peut-être, dans un mois ou dans un an. Lorsque je suis parti, je suis sorti un soir, et je suis revenu un an après. Et le plus drôle c'est que tout le monde me demande pourquoi je suis revenu.

SONIA : Voulez-vous un café ?

LE LOCATAIRE : Non merci, je suis pressé.

SONIA : Vous êtes toujours pressé. Vous n'arrêtez pas de regarder votre montre.

LE LOCATAIRE : Vous savez, ce sont les gens qui ne font rien qui courent tout le temps. Les gens qui ont à faire, eux, ils sont assis, ils travaillent et ne se pressent pas. Moi, c'était pareil... A Paris, du matin au soir, j'étais assis derrière ma machine à coudre. Ici, je suis pris par notre dépechéomanie. Personne n'arrive à travailler tellement tout le monde court. Vous êtes déjà allée à Paris ?

SONIA : Non. Je n'ai pas beaucoup voyagé. Avant, je n'avais pas les moyens et, maintenant, quand mon fiancé revient de Lybie, on ne bouge plus. Il s'est mis dans la tête de construire une maison dans un village. Il m'ennuie avec ça. A Belgrade, j'ai toute la campagne qu'il me faut. C'est à Paris que je voudrais aller, y passer deux ou trois semaines !

*Le locataire sort de sa poche un trousseau de clefs, il en détache deux et les pose sur la table.*

LE LOCATAIRE : Voilà, vous avez à votre disposition un deux-pièces. Vous pouvez y rester deux ou trois ans.

SONIA : Vous plaisantez ? Attention, je suis capable de prendre vos clefs pour de bon. Vous avez gardé cet appartement à tout hasard ?

LE LOCATAIRE : Non, je l'ai laissé à mon fils, il est musicien, il est parti à New York. Paris était trop petit pour lui... Un garçon intelligent. Malheureusement, il a pas mal hérité de son père. Nous avons fini par nous disputer.

*Le locataire se tait. Il fait tourner son verre sur le plateau. La jeune fille le regarde, elle attend qu'il continue l'histoire du "fils prodigue". L'homme fait un geste de la main comme pour dire que tout ça est absurde et secondaire.*

LE LOCATAIRE : Vous savez, dans les familles il y a quelque chose de cyclique qui remonte toujours à l'origine. Un de mes amis appelle ça la "nécessité biologique des familles". Je vous ai déjà raconté comment je suis parti, juste avant de passer mon diplôme à la faculté des Lettres. J'étais persuadé qu'à Paris je deviendrais un poète de renommée mondiale. Je pensais que j'allais bouleverser le monde entier et qu'avec moi commencerait une ère nouvelle en poésie. Je crevais de faim et j'écrivais. J'ai même publié deux recueils à compte d'auteur.

SONIA : Ça n'a pas marché ?

LE LOCATAIRE : Si, ça a marché, mais à l'envers. J'écrivais seulement ce que j'aimais lire. Ça donnait de très beaux plagiats ! Un jour, à moitié mort de faim, j'arrive chez mon frère que je méprisais un peu. Je m'assois devant la machine à coudre et là – tout s'éclaire : je suis un couturier de génie ! Croyez-moi, avec les étoffes je peux tout faire. Mon père, avant la guerre, avait un grand atelier de confection à Nich – "Au tailleur populaire". On y travaillait tous, toute la famille. Tout le monde s'y sentait bien, sauf moi qui fuyais comme le diable le bénitier. Je rêvais de voir brûler l'atelier. Mon père, mon oncle et mon frère me tapaient dessus. A Belgrade, pendant mes études, dès que je voyais une boutique de tailleur, je changeais de trottoir. J'avais peur que toute ma famille

en sorte en courant, m'attrape et m'y fasse rentrer de force. Vous savez pourquoi je vous raconte tout ça ?

SONIA : Non, je ne sais pas, mais j'aime bien vous écouter.

LE LOCATAIRE : Tout le monde me demande si j'ai gardé cet appartement "à tout hasard". Oui, si on veut, mais je me dis aussi qu'un jour je recevrai une carte postale de mon fils : "Cher papa, je vais bien, j'ai ouvert un atelier de couture..."

SONIA : C'est ce que vous souhaitez ?

LE LOCATAIRE : Non, Dieu m'en garde ! Seulement, je sais qu'il n'a pas d'oreille. Enfin, il a juste ce qu'il faut pour se faire des illusions, pour croire qu'il en a. Tout à fait mon cas ! Mais un jour, je l'ai regardé coudre un bouton à sa chemise...

SONIA : Un couturier de génie ?

LE LOCATAIRE : Vous plaisantez, mais si vous aviez vu comment il tenait son aiguille ! J'avais envie de lui dire : "Fiston, laisse tomber ta trompette, ton papa t'achète une machine à coudre." Alors je me suis souvenu de mon père et de ses raclées. Juste avant sa mort, quand je lui ai dit que je serais poète, il s'est soulevé un peu sur son oreiller, m'a regardé et m'a dit : "Espèce d'imbécile, tu ne vois donc pas que tous les bons poèmes ont déjà été écrits !"

SONIA : Et vous qu'est-ce que vous en pensez ? Il avait raison ?... Encore un peu de cognac ?

LE LOCATAIRE : Non merci, je suis vraiment pressé.

SONIA : Bon, alors nous nous presserons ensemble. A votre santé !

*La mère entre dans la maison. Elle porte deux gros sacs. Elle s'arrête un instant, regarde sa fille en train de rire avec le locataire, le verre à la main.*

DANITSA : Bonjour !

*Sonia se lève, va vers sa mère, prend les sacs.*

LE LOCATAIRE : Bonjour Madame !

DANITSA : Comment ça va ?

SONIA : Bien, mais on est pressés !

DANITSA : Vous êtes pressés ? Pour aller où ?

*La fille rit, taquine sa mère qui, un peu ahurie, n'a pas envie de plaisanter.*

DANITSA : Dis-dons, on dirait que t'as bu... Monsieur, vous êtes allé au supermarché ces derniers temps ?

LE LOCATAIRE : J'y vais quelquefois.

DANITSA : Et vous avez vu les prix ? Est-ce que c'est normal, ça ? En un mois tout a doublé. Ces deux sacs, 200.000 dinars ! Regardez ce qu'il y a dedans. Il n'y en a pas pour plus de 20.000 ! En revenant, je me demandais qui m'avait volé les 180.000. Franchement, je me demande si on se fiche pas de nous ! C'est terrible. Sur la même bouteille de détergent, il y a quatre prix, et vous savez le pire ? Les gens sont tout contents de trouver du détergent. Voilà où on en est !

SONIA : Assieds-toi maman. Comme on dit : "Tout cela, le peuple en fera de l'or." Assieds-toi.

DANITSA : Toi, tu n'as rien à dire. On verra quand tu devras tenir ton ménage. Les haricots, 15.000 ! Bientôt on va les vendre par grains. C'était pourtant un pays agricole. Les choux, 5.000 ! Dans mon village, les haricots et les choux poussent tout seuls. Il n'y a pas de viande, pas d'huile, pas d'ampoules blanches, il y a que des rouges, comme pour les maisons closes. Il n'y a pas de lait. Où elles sont les vaches ? Elles se sont envolées ? Elles font grève ?

*Le locataire se lève, la jeune fille essaie de le retenir.*

SONIA : Restez encore un peu.

LE LOCATAIRE : Non, maintenant il faut vraiment que j'y aille.

DANITSA : A chaque fois je vous fais fuir avec mes histoires. J'en remets, j'en remets...

LE LOCATAIRE : Ce sont nos problèmes à tous.

*Sonia prend les clefs que le locataire lui a proposées et qu'il a laissées sur la table.*

SONIA : Tenez, quand j'aurai décidé de partir, je vous le dirai. Merci encore pour les fleurs. Passez de temps en temps, cette semaine je travaille l'après-midi.

LE LOCATAIRE : Au revoir, madame.

*Le locataire s'en va. Sonia l'a raccompagné à la porte. Elle revient, parle toute seule en plaisantant.*

SONIA : Dommage que ce monsieur ne soit pas un peu plus jeune !

DANITSA : Qu'est-ce que t'as dit ?

SONIA : Rien. Je disais... un homme distingué !

*La porte de la chambre opposée à celle du locataire s'ouvre. Danitsa effrayée se met derrière sa fille. A la porte apparaît Iliya. Le maître de maison a un air sombre, renfrogné et furieux.*

DANITSA : Iliya... Tu m'as fait peur... T'es pourtant parti au boulot ce matin ? Quand est-ce que t'es revenu ? Comment t'as fait pour rentrer dans la chambre ?

ILIYA : Par la fenêtre.

DANITSA : Et pourquoi par la fenêtre ?

ILIYA : Parce que c'est comme ça.

DANITSA : Allons bon !... Tu ne travailles pas aujourd'hui ?

ILIYA : Non, et demain non plus. J'ai pris mon congé annuel.

DANITSA : Et pourquoi ? Pour quoi faire ?

SONIA : Je parie qu'il va encore construire quelque chose dans la cour.

ILIYA : Non, maintenant je vais démolir.

DANITSA : Tu m'as pas dit que tu allais prendre un congé.

ILIYA : Te le dire à toi ? Tu blablates tout le temps, tu peux pas fermer ta gueule.

SONIA : Papa...

ILIYA : Qu'est-ce qu'il y a ?

SONIA : C'est comme ça que tu parles à maman ?

ILIYA : C'est ce qu'elle mérite. Je lui ai dit au moins cent fois de pas raconter de conneries devant des inconnus, et elle jacasse, elle jacasse. Elle sait tout, elle a son opinion sur tout. C'est elle qui va résoudre tous les problèmes de l'Etat.

*L'homme retient sa colère, parle d'une voix sourde, chuchote presque. Il éteint la radio, s'approche de la fenêtre, regarde en se cachant derrière le rideau... Il se retourne et se met à crier contre sa femme pétrifiée.*

ILIYA : Le peuple se tait et supporte. Il y a qu'elle qui ouvre sa grande gueule. Toute la journée à râler !

DANITSA : Mais... qu'est-ce que j'ai dit ? Ça me regarde, quand même les augmentations, c'est pas toi qui fais les courses. Quand on est le 20 du mois, tu cries : "Où il est passé l'argent ?" Tiens, regarde, j'ai dépensé 200.000 dinars.

*Iliya a aperçu quelque chose de bizarre. Il écarte le rideau, regarde. Il se dirige rapidement vers l'entrée, enfle ses chaussures sans les délayer, prend sa veste.*

ILIYA : Je t'ai prévenue, alors maintenant tâche de faire attention.

*Il quitte la maison. Danitsa s'assoit à la table.*

DANITSA : Il m'insulte, il m'insulte tout le temps... Il crie, il menace.

SONIA : Mais qu'est-ce qu'il a ?

DANITSA : Sonia, ma chérie, demande à notre locataire de déménager au plus vite. Dis-lui que tu te maries, que vous allez habiter ici. Qu'il s'en aille !

SONIA : Pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

DANITSA : Tu vas lui dire ?

SONIA : Eh bien, oui, si tu y tiens... Maman, qu'est-ce qu'il s'est passé ?

DANITSA : Rien... rien du tout.

*Danita détourne la tête, fixe le sol. Sonia s'assoit en face de sa mère, l'observe sans rien dire.*

#### 4. LE CONTRE-ESPIONNAGE

*Danitsa est assise devant la table de la cuisine. Elle épluche des pommes de terre et en même temps écoute les nouvelles à la radio. La pièce est éclairée par une ampoule rouge. La lumière opaque, sans éclat, gêne la femme.*

LE SPEAKER : ... ce qu'on a pu remarquer au cours des quatre dernières années. Tomberont sous le coup de la nouvelle législation d'abord les investissements non planifiés de quelques mégalomanes qui ont conduit le pays à sa situation actuelle. Les crédits à longs et à courts termes qui doivent être remboursés dans les délais consentis, sont grevés de taux d'intérêts et d'intérêts sur les intérêts. Cependant, le calcul de 1.000 dollars de dettes par habitant qu'utilisent les détracteurs de notre système autogestionnaire ne peut être interprété autrement que comme une tentative de manipulation politique. Nous sommes redevables d'une dette, comme le souligne le rapporteur, non envers l'étranger mais envers le travail. Voilà notre plus grande dette, voilà notre plus grand devoir... Chers auditeurs, nous vous donnons rendez-vous tout à l'heure, à 19h 30. La suite de notre programme vous propose de la musique de danse.

DANITSA : Qui est là ?

*Aux premières mesures d'une valse, Iliya entre dans la maison. Il pose son parapluie dans un coin, enlève ses chaussures avec le pied, enfile ses pantoufles, secoue sa casquette et l'accroche au porte-manteau. Il s'approche de la table et regarde sa femme. Son manteau est gonflé par un objet assez volumineux qu'il cache en-dessous, contre sa poitrine. Sa femme lui jette un coup d'œil, puis se remet à éplucher ses pommes de terre.*

ILIYA : Pourquoi tu te crèves les yeux sous cette ampoule ? Il y a pas d'ampoules blanches ?

*La femme se tait, tourne la tête. Iliya regarde l'ampoule rouge en clignant des yeux.*

ILIYA : Comme dans un bordel ! Alors tu veux pas parler ? Hein ? T'entends ce que je te dis ? Danitsa ! Réponds ! Fais pas la gueule ! Même pas un bonjour ! Comme si j'étais un chien. Danitsa !

*Il attrape une pomme de terre, la flanque dans la baignoire. L'eau éclabousse Danitsa qui, sans un mot, s'essuie tranquillement le visage avec le plan de sa blouse. Iliya déboutonne son manteau. Sur sa poitrine "pend" un grand appareil photo muni d'un téléobjectif. Il enlève l'appareil, le pose sur la table, va éteindre la radio.*

ILIYA : On a du temps devant nous. Tu parleras, tu feras plus le bec quand tu verras les photos. Jusqu'à aujourd'hui je me disais : peut-être que je me trompe, peut-être que j'ai tort, peut-être que j'ai imaginé tout ça, mais aujourd'hui quand je vois ce qu'ils font, où ils se rencontrent, les plans qu'ils dessinent, eh bien, tout est clair. Ils sont là, dans l'appareil, fixés sur la pellicule, vingt photos ! Qu'ils disent pas demain à l'interrogatoire que je mens ou que j'invente. Voilà, s'il vous plaît, noir sur blanc. Il a déjeuné à l'hôtel Intercontinental avec deux autres. Je les ai photographiés quand ils entraient, quand ils mangeaient, quand ils complotaient.

DANITSA : Tu as mangé aujourd'hui ?

ILIYA : Tiens, t'as retrouvé ta langue ! Bien sûr que j'ai mangé ! Pourquoi ?

DANITSA : Ben, lui aussi, il faut bien qu'il mange quelque part.

*Iliya reste interdit. Sous le coup il ne sait plus s'il doit rire ou frapper sa femme.*

ILIYA : ... Nom de Dieu de nom de Dieu ! T'es vraiment timbrée ! Alors tu penses, toi, que je vais soupçonner quelqu'un parce qu'il va manger quelque part et rencontrer des gens ? Tu me prends pour un imbécile ? Un idiot ? Il est allé déjeuner mais il n'a pas mangé. Le rendez-vous était fixé pour qu'il leur remette des documents. Plus tard, un des deux autres s'est envolé à Londres. Il a emporté tout ce que notre type lui a donné ! Il est passé sans contrôle devant la police et la douane. Ils l'ont laissé filer sans le plus petit soupçon. Par contre, moi, ils m'ont arrêté et interrogé : pourquoi je prenais des photos à l'aéroport ? Les bandits trafiquent sous leur nez et c'est moi qu'ils arrêtent. J'ai toujours été considéré comme suspect par ce régime. Ecoute-moi. Une fois déjà j'ai été dans la merde parce que j'ai fait confiance aux hommes, alors une deuxième fois, pas question. Si t'es pas contente ici, tu fais tes bagages et tu t'en vas. (*Il s'approche de la porte du locataire, y appuie la tête, écoute.*) Ils sont pas fous, ceux de l'Est, de fermer leurs frontières ! Pas question qu'ils laissent la pègre fricoter dans leur pays. Ils savent à qui ils ont à faire. (*Il regarde par le trou de la serrure.*) Il m'a vu à l'aéroport. J'ai dit que j'accompagnais un ami qui partait à Londres. Pour que tu le saches, s'il te le demande. En tout cas, ton beau locataire, pour le moment, il est en train de détruire un foyer. Il s'est choisi pour maîtresse une mère de deux enfants, profession journaliste. Il l'a emmenée dans l'appartement d'un ami. Et pourquoi à ton avis ? Eh bien, pas pour ce que tu penses, mais pour lui dire ce qu'elle doit écrire. Peut-être aussi pour ce que tu penses, mais tu verras l'article de cette demoiselle : je te le montrerai quand elle va attaquer tout le monde, les morts aussi bien que les vivants. Il s'infiltre partout, sans rater une occasion. Il agit avec précision, sur ordre, pour une mission planifiée à l'étranger.

*Le téléphone sonne. Danitsa se lève, s'approche de l'appareil, décroche.*

DANITSA : Oui... Qui ? Mais quel numéro demandez-vous ?  
Non, non, c'est une erreur... Oui...

*Elle raccroche, revient s'asseoir à la table.*

ILIYA : Qui c'était ?

DANITSA : Un faux numéro.

ILIYA : Une voix d'homme ?

DANITSA : Oui.

ILIYA : Tu sais qui il demandait ?

DANITSA : Qui ça ?

ILIYA : Celui qui s'est trompé.

DANITSA: Un certain Popovitch.

ILIYA: Popovitch ?

DANITSA : Oui.

*Iliya regarde sa femme. Il secoue la tête en souriant, renonçant à lui faire comprendre.*

ILIYA : Eh Danitsa, Danitsa, je savais que t'étais naïve et...

DANITSA : Et bête ! Allez, tu peux le dire tranquillement, tu me l'as déjà dit cent fois.

ILIYA : Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Tu te conduis comme une idiote. C'est moi qu'on cherchait !

DANITSA : Toi ?

ILIYA : Oui, moi ! Ils vérifient si je suis à la maison. Aujourd'hui, il m'a vu à l'aéroport et la semaine dernière à Kochoutniac. Ils vont là-bas soi-disant pour faire du jogging. En fait, ils montent des opérations. Ils ont appelé pour voir si j'allais répondre. Si je réponds, ils sont peinarde, ils peuvent faire ce qu'ils veulent. T'en fais pas, ils vont rappeler. Ils savent maintenant où est le danger n°1. Je serais pas étonné qu'ils essaient de me liquider un de ces jours.

*Le téléphone sonne. La femme sursaute, se fige. Iliya la regarde, triomphant, sourit, hoche la tête comme quelqu'un qui sait tout et lentement soulève le récepteur.*

ILIYA : Qu'est-ce que je te disais ? Je le savais bien. Quand tu les connais, tu peux savoir exactement ce qu'ils pensent et ce qu'ils vont faire. Allo ? Parlez plus fort, je vous entends mal. Oui... Qui ? C'est vous qui avez appelé tout à l'heure. Oui, oui. Le Central peut se tromper une fois, mais pas deux. Camarade, écoutez bien ce que je vais vous dire : peut-être que le numéro est faux mais vous avez trouvé celui que vous cherchez. C'est pas clair ? Eh bien, ça va l'être bientôt Je vous aurai tous, tas d'enculés ! C'est moi qui te le dis. Tâche de t'en souvenir. Espèce de salaud !

*Iliya raccroche, furieux. Il va vers la table, s'arrête, appuie soudain sa main sur sa poitrine. Sa femme bondit, le soutient et le conduit jusqu'au fauteuil.*

DANITSA : C'est ton cœur ? Assieds-toi. Qu'est-ce que tu as ? Iliya !

ILIYA : J'en peux plus !... Ils sont au moins une centaine... et moi je suis tout seul... Je t'avais bien dit qu'ils allaient rappeler. Ça m'a fauché ! Je peux pas être partout à la

fois. Je cours, je me démène... (*Danitsa sort de l'armoire des médicaments.*) Maintenant il appellera plus. Il sait que je le file, ça fait dix jours qu'il me soupçonne. Ecoute Danitsa, souviens-toi bien de ce que je vais te dire : s'il m'arrive quelque chose, c'est lui l'assassin. Lui ou un de sa bande. Je sens qu'ils me préparent un sale tour.

*Il avale le médicament sans eau. La femme s'assoit sur le bras du fauteuil. Elle regarde avec inquiétude son mari fatigué, épuisé. Elle pose sa main sur son épaule.*

ILIYA : T'as reconnu la voix du type qui a appelé ?

DANITSA : Non.

ILIYA : C'était sa voix. Il parlait à travers un pull-over. Il va pas tarder à essayer de me balayer.

DANITSA : Te balayer ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

ILIYA : De me tuer, pardi !

DANITSA : Mon Dieu ! Iliya, qu'est-ce que tu racontes ?

ILIYA : Je raconte ce que je sais. Jusqu'à présent, tout ce que j'avais prévu est arrivé. Alors je te dis et je te répète : si je disparaissais deux ou trois jours, tu peux sans hésiter aller le dénoncer pour meurtre.

*On sonne à la porte. La femme se lève, apeurée. Elle regarde son mari qui tranquillement lui fait signe d'ouvrir la porte... Danitsa se dirige vers l'entrée tandis qu'Iliya sort un grand couteau du buffet. Il cache le couteau derrière son dos, se penche et jette un coup d'œil vers l'entrée d'où on entend des bribes de conversation... Danitsa revient, troublée.*

ILIYA : Qui c'était ?

DANITSA : Un clochard. Il m'a fait une de ces peurs !

ILIYA : Un clochard ?

DANITSA : Je lui ai donné 10 dinars.

ILIYA : T'es sûre que c'était un clochard ?

DANITSA : Ben oui, il en avait l'air.

ILIYA : Maintenant, il va tous nous les envoyer : les clochards, les marchands de parapluie, les fermiers avec leurs œufs et leurs fromages, les gens qui demandent des adresses. Notre maison sera sous surveillance. Un de sa bande montera la garde près d'ici, et l'informerà dès qu'on sortira de la maison. Ils vont tout essayer pour m'empêcher d'agir, mais ils seront baisés. On l'a préparé à tout sauf à tomber sur moi. On va se battre, mon ami, à qui aura la tête de l'autre ! Notre peau, on la vendra cher ! Non, je suis pas seul au monde. Je peux appeler Djoura.

*Iliya compose un numéro de téléphone.*

ILIYA : Salut frangin... Amène-toi vite ! Allez, rapplique, c'est important... Non, je peux pas comme ça au téléphone. Oui... mais je te dis que je peux pas... non, c'est pas ça... Viens... Allez...

*Il raccroche.*

ILIYA : T'as déjà raconté quelque chose à quelqu'un ?

DANITSA : Non.

ILIYA : A Sonia non plus ?

DANITSA : Non.

ILIYA : Pas un mot, à personne, hein. Moi, je vais le dire à Djoura. S'il m'arrive quelque chose, il sera au courant. Lui, il sera encore là pour vous aider. On a de la bière à la maison ?

DANITSA : Non, il y a que du vin.

ILIYA : Il boit de la bière, passe-moi les bouteilles. Fais-nous une tarte, si c'est pas trop demander.

DANITSA : Mais où tu vas comme ça, alors que tu te sens pas bien ? Tiens voilà. (*Elle prend les bouteilles de bière dans le buffet et les met dans un sac.*) Achète aussi des saucisses et du fromage. Ah! j'allais oublier : Dragoslav a téléphoné, il a demandé quand est-ce que tu reprends le travail.

ILIYA : J'en sais rien. Après mon congé, je demanderai un arrêt de maladie. Pour moi, le plus urgent c'est cette affaire. Ferme bien à clef les deux portes, et n'ouvre pas avant de savoir qui c'est. Ils sont capables de se venger sur vous aussi. J'ai peur pour Sonia. J'avais même pensé lui payer un voyage organisé, pour mettre notre fille à l'abri, le temps que ça va durer.

DANITSA : Mais elle commence à peine à travailler.

ILIYA : On en reparlera. Allez, ferme à clef.

*Iliya quitte la maison. La femme ferme à double tour.*

## 5. LA TENTATIVE DE MEURTRE

*Le même soir, une demi-heure plus tard. Pendant que Danitsa met le couvert pour le dîner tout en surveillant la cuisson du gâteau, on entend des coups sourds contre la porte. La femme, terrifiée, sort dans l'entrée.*

DANITSA : Qui est là ? Qui est là ?

*De dehors Iliya répond : "C'est moi !" La femme ouvre la porte et pousse un cri. Dans la pièce entre le maître de maison, le visage et les mains couverts de sang. Son costume est déchiré et il n'a plus de chaussure au pied droit. Il s'affale dans le fauteuil, presque évanoui. Danitsa lève les bras comme pour se défendre contre quelque chose de terrifiant.*

DANITSA : Iliya !

ILIYA : J'avais prévu tout ça, exactement.

DANITSA : Oh mon Dieu ! Mon Dieu ! Faut appeler une ambulance ?

ILIYA : Qu'est-ce que je t'ai dit, il y a une demi-heure ? Je t'ai pas dit qu'ils allaient essayer de me tuer ? Surtout, appelle personne. Ça va aller... Bande d'assassins !... toute ma vie, ils ont voulu me liquider... toute ma vie !

DANITSA : Ils n'ont quand même pas essayé...

*La femme s'agite autour de lui, lui enlève sa veste, lui essuie le visage avec son mouchoir.*

ILIYA : Donne-moi de l'eau-de-vie. Djoura est pas là ? Manquerait plus qu'ils l'aient attaqué lui aussi ? Il a un pistolet, c'est vrai, mais ça sert à rien quand on vous saute dessus par derrière. J'avais prévu tout ça, exactement.

Je m'y attendais, mais pas si tôt. C'est leur méthode à l'Ouest, liquidations sur liquidations, meurtres, attentats... Ils ont pas besoin de camps, ils ont personne de vivant à mettre dedans. Leur camp, c'est le cimetière. Pendant la guerre, ils m'ont tiré dessus, après ils m'ont arrêté, et maintenant ils essayent de me tuer.

*Danitsa apporte la bouteille d'eau-de-vie, pensant qu'il va boire mais il tend ses mains ouvertes.*

ILIYA : Verse... pour désinfecter... encore, encore... Ça recommence, ils reviennent, et si nous nous battons pas, ils vont tous nous exterminer.

*Danitsa verse l'eau-de-vie. Il s'asperge le visage avec, saute, hurle de douleur. La femme tire la nappe blanche, la donne à son mari qui la presse sur son visage. Danitsa fond en larmes, soutient son mari "aveuglé". Le maître de maison finit par se calmer. Il s'assoit, boit une gorgée d'eau-de-vie au goulot, sort ses cigarettes, et avec ses mains tremblantes en allume une.*

DANITSA : Tu veux bien me dire ce qui s'est passé ?

ILIYA : Il m'a renversé avec sa voiture devant le supermarché. J'ai essayé de l'éviter mais, lui, il a déboité et m'a foncé dessus. Heureusement qu'il a accroché une camionnette...

DANITSA : Il était dans la voiture ?

ILIYA : Qui ça ?

DANITSA : Eh bien, celui-là, le locataire.

ILIYA : Non, un de ses complices. Lui, il se charge pas des liquidations. J'ai jamais pensé qu'il le ferait personnel-

lement. Lui, il paye, il organise, les autres exécutent. Celui qui m'a renversé, je crois que je l'ai sur une photo.

DANITSA : Il s'est sauvé, après ?

ILIYA : Ah, il aurait filé s'il avait pu ! Mais quand il a accroché la camionnette, ça l'a projeté contre un mur. On l'a transporté à l'hôpital. La police est arrivée, a fait le constat. J'ai eu une de ces engueulades avec eux ! Ils m'ont crié dessus parce que je traversais en dehors des clous. C'est moi le coupable parce qu'on a essayé de me tuer. Si je comprends bien, je serai le coupable toute ma vie !

DANITSA : Tu traversais en dehors des clous ?

ILIYA : Oui, mais dans le cas présent c'est pas important. Il m'aurait cogné même si j'avais été sur le trottoir. Il était garé, il attendait et quand il a vu que je traversais la rue, il a démarré en trombe, et droit sur moi. Pendant que les infirmières le mettaient dans l'ambulance, je lui ai dit : "Tu me paieras ça. Je te ferai la peau un jour ou l'autre."

DANITSA : Et toi, ils n'ont pas voulu t'emmenner à l'hôpital ?

ILIYA : Si, si, mais j'ai pas voulu. Ma vie, j'en ai fait mon deuil. J'ai réglé mes comptes avec moi-même, c'est comme si j'existais pas. Ils peuvent rien me faire... Et notre canaille, il est pas rentré ?

DANITSA : Non, il a dit à Sonia qu'il allait à Nich, chez sa tante.

ILIYA : Eh bien, moi aussi je vais à Nich, dimanche. Je veux voir dans quelle crèche est né un criminel pareil. Ça doit être une drôle de tanière !

*On entend la sonnette à la porte d'entrée. La femme fait un mouvement vers la porte mais son mari la retient. Il prend le couteau dans le buffet et va ouvrir. Il revient avec son frère jumeau, Djoura : un homme petit, trapu, aux jambes torses, vêtu d'un costume noir et râpé. Djoura reste interdit. Il regarde son frère blessé, n'en croit pas ses yeux. Il a apporté un kilo de café et quelques rouleaux de papier-toilette.*

ILIYA : Allez, viens.

DANITSA : Entre donc, Djoura.

DJOURA : Mais mon pauvre Iliya, qu'est-ce qu'il t'arrive ?

ILIYA : Rien. Pose ça là. Assieds-toi.

DJOURA : Où tu t'es esquiné comme ça ?

ILIYA : Devant le supermarché, tout à l'heure. Un type m'a chopé avec sa voiture.

DJOURA : Tss tss tss !... Tu t'es cassé quelque chose ?

ILIYA : On dirait que non. J'ai mal à l'omoplate et à la tête. Assieds-toi.

DJOURA : Tu devrais te faire faire une radio à l'hôpital. Qui sait ce qu'a été touché ! Prépare-toi, et je te...

ILIYA : Mais non, il n'y a rien. Il m'a chopé aux genoux et m'a projeté sur le trottoir. Assieds-toi. Heureusement, je suis tombé sur un passant.

DJOURA : Ça aurait pu tourner mal.

ILIYA : Ça peut encore. C'est qu'un début. C'est pour ça que je t'ai appelé. S'il m'arrive quelque chose, que t'aides ma

femme et ma fille, que tu sois là, que tu les protèges, qu'elles restent pas, comme on dit, seules au monde.

*Djoura regarde tantôt son frère tantôt sa belle-sœur et reste toujours debout, ses cadeaux à la main. Iliya tire une chaise, lui fait signe de s'asseoir.*

DJOURA : Tu penses comme je peux m'asseoir quand je te vois dans cet état ! Pourquoi elle pleure, ma belle-sœur ?

ILIYA : Je peux pas te raconter si tu t'assois pas. Le problème se résume pas en deux mots, comme ça, debout. Sers-nous l'eau-de-vie. Ça sert à rien de pleurer. Qu'est-ce que t'as apporté là ? Fallait pas. Excuse pour l'éclairage : les ampoules blanches sont toutes grillées. Assois-toi.

DJOURA : Ma sœurette, qu'est-ce qui se passe ? Est-ce que quelqu'un, enfin, va me le dire ? Pourquoi tu pleures ?

*Danitsa verse l'eau-de-vie dans les verres. Djoura s'assoit, et se relève aussitôt ; de la poche-arrière de son pantalon, il sort un pistolet qui le gêne et le glisse dans la poche intérieure de sa veste.*

DANITSA : Iliya va tout te raconter. Reste assis, Djoura. Ecoute-le bien. T'es intelligent, tu lui diras ce qu'il doit faire.

ILIYA : A votre santé... J'ai toujours pensé que toutes sortes de malheurs peuvent tomber sur la tête d'un homme. On sait pas ce que nous réserve le jour ni ce qui nous attend la nuit, mais ça... c'est trop fort pour moi... Djoura, mon frère, il m'arrive un grand malheur.

DJOURA : Tu as une maladie ?

ILIYA : Si seulement c'était une maladie !

DJOURA : Raconte, bon sang, tu me donnes des frissons.

ILIYA : Tu sais que nous avons un locataire.

DJOURA : Je sais. Sonia me l'a dit.

ILIYA : La tarte va pas brûler ?

DANITSA : Mais non !

ILIYA : Bon. Il est arrivé chez nous il y a 8 mois. Il vivait peinarde, comme ça, à l'écart, "bonjour, bonsoir", tu vois, "ça va, ça va", lui là-bas, nous ici. Il a une entrée indépendante, on ne le voyait pratiquement pas. Mais, moi, je l'ai trouvé suspect dès le premier jour. Il avait tout le temps l'air de se cacher, il rasait les murs, il amenait des drôles de types, des barbus, des espèces de clochards, il sortait se promener à minuit...

*Iliya se lève avec précaution, s'approche de la porte du locataire, pose son verre contre la porte et son oreille contre le verre. Il écoute... Il va jusqu'au buffet, allume la radio, met la musique plus fort, revient s'asseoir en face de son frère.*

ILIYA : Excuse-moi, j'ai pas de bière. Quand il m'a foncé dessus, il m'a cassé toutes les bouteilles. Alors, tu vois, il y a un mois à peine, j'ai reçu une convocation des services de la Sûreté.

DJOURA : De la Sûreté ? Ils vérifient quelque chose ?

ILIYA : Attends, tu vas tout savoir. D'abord, j'ai cru que c'était moi qu'ils visaient. Tu sais ce que c'est : une fois que t'en as écopé, t'es plus jamais tranquille, t'as tout le temps l'impression qu'on te surveille. Et le pire c'est que je sais que j'ai rien fait. Je me suis dit, vu la situation dans le monde, avec tout ce qu'on écrit sur...

DJOURA : Et moi, ils m'ont mentionné ?

ILIYA : Pourquoi toi ?

DJOURA : Eh bien, à cause de... Tu sais bien, à l'époque, ça a d'abord été toi... et moi après...

DANITSA : Mais dis ce qui s'est passé comme il faut. Tu tournes autour du pot...

ILIYA : Toi, tu la fermes. Quand je disais qu'on n'avait pas besoin de locataire, t'étais prête à m'arracher les yeux !

DJOURA : Enfin, Iliya, vas-tu me dire de quoi il s'agit ?

ILIYA : Oui, quand elle arrêtera de s'en mêler. T'entends : plus un mot. Elle sait toujours tout. Bon, je m'en vais à la Sûreté, je me présente : "Bonjour – bonjour". "Votre nom est ceci, votre prénom cela – Oui, c'est ça"... Danitsa, monte le son de la radio, on peut nous entendre.

*La musique couvre les paroles d'Iliya. Immobile, Djoura le regarde fixement.*

## ACTE II

### 6. LES FRÈRES

*Le jour s'est déjà levé. Danitsa est assise dans le fauteuil, les yeux mi-clos, épuisée. Iliya verse à boire à son frère Djoura qui marche de long en large à travers la pièce.*

ILIYA : Voilà. J'ai parlé toute la nuit et je t'en ai pas dit la moitié. Le reste, tu vas le voir sur les photos.

*Djoura s'immobilise. Il regarde par la fenêtre en se balançant sur ses talons. Il s'approche de Danitsa et pose sa main sur son épaule.*

DJOURA : Ma sœur, va te coucher. Ménage-toi.

*La femme se lève, regarde autour d'elle, se dirige vers la porte de la chambre.*

DANITSA : Vous n'avez besoin de rien ?

DJOURA : Va te coucher... Le reste c'est notre affaire.

*Danitsa entre dans la chambre à coucher, ferme la porte. Djoura retourne à la fenêtre, se tait, regarde dehors. Iliya perd patience, s'agite, observe son frère perdu dans ses pensées.*

ILIYA : Alors... qu'est-ce que t'en dis ?

DJOURA : Rien.

ILIYA : Comment "rien" ?

DJOURA : Comme ça, rien. Qu'est-ce que tu veux que je te dise puisque tu te conduis comme si j'étais ton pire ennemi.

Pourquoi tu m'appelles maintenant ?

ILIYA : Mais...

DJOURA : Pour que je veille sur Danitsa et Sonia s'il t'arrive quelque chose ? Pour ça, tu pouvais t'adresser à ma Smilca. Je te jure, par moments j'ai envie de foutre le camp et de plus jamais te revoir. Voilà ce que je pense. Tu fais appel à moi comme si j'étais ta vieille tante et pas ton frère jumeau. Moi, je chie sur ce genre d'appel.

ILIYA : J'ai pensé...

DJOURA : Dis voir ce que t'as pensé ? T'as pensé quoi ? Ah là là, mon pauvre Iliya ! Je sais plus quoi te dire. Ta tête est en danger depuis un mois, je sens qu'il se passe des choses, que ça tourne pas rond, j'appelle, je demande des nouvelles, je me manifeste, tu mens, Sonia ment, vous mentez tous et moi je me dis : "Il y a un malheur qui leur est arrivé." Nom de Dieu, quelle vie de merde si on en est là, à se faire des cachotteries ! Alors mon vieux, dans ce cas-là, y a qu'à se séparer et à se débrouiller tout seuls ! Qu'est-ce que j'aurais dit aux gens, moi, s'il t'était arrivé malheur ? "Je savais pas." Tu me traites comme le dernier des derniers. Au lieu de venir dès que t'as remarqué quelque chose de louche, et de me dire : voilà, il se passe ça et ça, faut qu'on s'organise. Bon Dieu ! On est deux, nous les Tchvorovitch ! On peut liquider toute cette saloperie. Mais non, tu décides, tu mènes tout seul ta guerre contre la clique des impérialistes. Tu me caches tout.

ILIYA : Djoura, mon frère, je pensais pas... je voulais...

*Iliya se lève, s'approche de son frère, écarte les bras dans un geste d'impuissance. Ils se taisent, se regardent, tombent dans les bras l'un de l'autre comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis un siècle... La scène de réconciliation est interrompue*

*par la sonnette de la porte d'entrée. Iliya jette un coup d'œil dans le couloir puis se retourne. Djoura sort son pistolet, l'arme, écarte d'une main son frère hésitant et sort dans l'entrée, prêt à tout. Dehors on entend la voix de Sonia.*

ILIYA : Sonia ne sait rien. Pas un mot devant elle.

*Djoura ouvre la porte. Sonia entre, souriante, de bonne humeur. L'oncle cache son pistolet derrière son dos, le glisse dans sa ceinture pendant que la jeune fille passe devant lui.*

SONIA : Bonjour, tonton Djoura.

ILIYA : Où tu étais toute cette nuit ?

SONIA : J'étais de garde.

DJOURA : Iliya, ramène-moi à la maison. Il faut que je prenne quelques affaires.

ILIYA : Tout de suite. Moi aussi j'ai à faire en ville. Ne réveille pas ta mère, elle a pas dormi de la nuit ; elle avait ses rhumatismes.

DJOURA : Salut Sonia. On se verra cet après-midi. Allez, on y va Iliya.

*Les frères quittent la maison en vitesse. Sonia attend que la voiture démarre. Elle les suit des yeux par la fenêtre puis va vers le téléphone et compose un numéro.*

SONIA : Est-ce que je pourrais parler à Petar, s'il vous plaît... Oui... Je vous remercie... Bonjour ! Je vais bien... mieux que jamais... Peut-être... (*Elle rit.*) Oui... Je t'emmène déjeuner... Pourquoi ? Parce que j'aime bien déjeuner avec toi. Si tu veux je peux même inventer une raison.

*La porte de la chambre à coucher s'ouvre. Danitsa, épuisée, toute ensommeillée, écoute la conversation de sa fille.*

SONIA : Que je vienne te chercher ? Ça ne serait pas un peu gênant ?... (*Elle rit.*) D'accord. Ciao. Attends, n'oublie pas les livres... Oui... Ciao.

*Sonia raccroche et se retourne.*

DANITSA : Avec qui tu parlais ?

SONIA : Je t'ai réveillée ? Excuse-moi...

DANITSA : Laisse. Je te demande avec qui tu parlais ?

SONIA : Maman, qu'est-ce que tu as ?

*Danitsa repart dans sa chambre, s'arrête à la porte, se retourne et parle avec mépris et dégoût.*

DANITSA : Tu devrais avoir honte. C'est honteux ! Il pourrait être ton père.

*La mère ferme la porte.*

## 7. "TOUT EST LE CONTRAIRE DE CE QU'IL PARAÎT"

*Iliya a installé un écran, branché un petit projecteur et disposé des chaises comme au cinéma. Il désigne leurs places à Djoura et Danitsa. Après avoir éteint la lumière rouge, il met en marche le projecteur.*

ILIYA : Eh bien, maintenant vous allez voir quelle mafia c'est, où ils se rencontrent, comment ils sont organisés.

*Sur l'écran apparaît le premier cliché : le locataire, en compagnie d'un homme et d'une femme, se promène au bord d'une rivière... Iliya lit des notes dans un grand cahier. Djoura regarde l'image et écrit quelque chose dans un carnet.*

ILIYA : L'île Ada Tsiganlia, le 5 mars à 12h 20mn. Je les ai photographiés de la voiture, en conduisant : la vue était dégagée... Danitsa, qu'est-ce que tu dirais si on te montrait cette photo sans que tu saches de quoi il s'agit ?

DANITSA : Ben... rien. Des gens qui se promènent.

DJOURA : Ma Smilca dirait la même chose.

ILIYA : Mais tout le monde dirait ça, Djoura, avant de pénétrer dans le monde des espions. Tu remarques rien. Ils peuvent te faire croire tout ce qu'ils veulent, et comploter sous ton nez : t'es aveugle et sourd... Dans ce travail, il y a une règle d'or : tout est le contraire de ce qu'il paraît. Danitsa, qu'est-ce que tu dirais qu'il est, cet homme, si tu le rencontrais dans la rue ?

DANITSA : Ben, un homme comme tout le monde.

ILIYA : Un fonctionnaire, un employé, un instituteur... Eh bien, c'est un savant, il travaille à Vintcha.

DJOURA : A Vintcha ? Ts... ts... ts... Ah ! Tout s'éclaircit !

ILIYA : Danitsa, tu sais ce que c'est, Vintcha ?

DANITSA : J'en ai entendu parler.

ILIYA : T'as entendu parler de Vintcha comme t'as entendu parler de Tombouctou. Vintcha est notre plus grand centre nucléaire.

DJOURA : Ma sœur, c'est ce que les grandes puissances cachent sous des montagnes infranchissables, à cent mètres sous terre. Dans tous les pays c'est le secret n°1, sauf chez nous.

ILIYA : Le savant se promène avec l'espion et il parle, il parle.

DJOURA : Et personne ne surveille le savant, ni qui il voit, ni qui il fréquente.

DANITSA : Et qui est la femme ?

ILIYA : La poule du savant. Une mère de deux enfants.

*Sur l'écran apparaît le deuxième cliché : le locataire, le savant et sa maîtresse déjeunent sur un bateau-restaurant. Le savant tient dans ses mains une grande feuille de papier que le locataire, un peu penché, examine attentivement. La femme parle avec le garçon.*

ILIYA : Le même jour, deux heures plus tard. Le savant montre le plan de Vintcha. Il l'a expliqué à l'autre pendant une demi-heure. Notre type écoutait et en perdait pas une. Dans les centres de terrorisme et d'espionnage il a appris à tout retenir. Il y a même des cas où après une seule lecture ils se souviennent de dix pages de texte écrit tout petit.

DANITSA : Et le garçon ?

ILIYA : Quoi... le garçon ?

DANITSA : Ben, on voit un garçon, là.

ILIYA : Oui, il est là. Justement ils font ça devant tout le monde pour que ça ait pas l'air secret. Alors comme ça les gens sont assis ensemble, ils déjeunent, ils bavardent. Qui va faire de l'espionnage dans un lieu public ? C'est pour ça que j'ai dit : "Tout est le contraire de ce qu'il paraît." Quand ils ont bien étudié le plan, le savant l'a froissé et jeté dans la Save. Comme n'importe quel bout de papier. Pourquoi ? Dame, s'il l'avait brûlé, tout le monde l'aurait remarqué, alors il l'a jeté comme un paquet de tabac vide...

*Troisième cliché : le papier froissé flotte sur la Save.*

ILIYA : La rivière emporte le plan vers la pointe de l'Ada. Je le suis, et là, près d'une petite maison, je me déshabille et je me mets à l'eau. J'allais l'attraper, à une vingtaine de mètres du bord, et voilà qu'un crétin s'amène avec un bateau, en plein dessus ! Résultat : plus de papier !

DANITSA : Mon pauvre Iliya, tu t'es baigné en mars ?

ILIYA : Oui, je me suis baigné. Et j'aurais sauté dans une marmite pleine d'eau bouillante, pour avoir une preuve pareille !

*Quatrième cliché : le locataire, le savant, la maîtresse et une autre femme entrent au Théâtre National de l'Opéra.*

ILIYA : Le soir, ils sont allés à l'Opéra. La poule de notre locataire les a rejoints, c'est une journaliste. Il est entouré de gens haut placés. Celui à qui il serre la main, tu peux être sûr que c'est quelqu'un... Les espions sont parmi

nous, seulement il faut savoir les flairer et les dénicher. Quand je vois un homme maintenant, je sais exactement ce qu'il est. Quand ils sont entrés, j'ai pris un billet et je les ai pas quittés d'une semelle : eux dans la salle, moi au balcon.

DANITSA : T'as été au Théâtre ?

ILIYA : Oui.

DANITSA : Qu'est-ce que t'as vu ?

ILIYA : Eux !... L'Opéra, ça passait au second plan.

DJOURA : Qu'est-ce qu'il faut pas endurer à cause de cette racaille !

ILIYA : J'étais étonné qu'ils aillent à l'Opéra mais quand la pièce a commencé, j'ai compris : ils pouvaient parler à l'aise tellement les autres, sur scène, braillaient. Mais la vraie raison, c'était l'entracte.

*Cinquième cliché : les quatre suspects, au foyer du théâtre, conversent avec trois autres spectateurs : deux hommes et une femme. Djoura montre du doigt un des hommes.*

DJOURA : Mais je le connais, celui-là !

ILIYA : Docteur Stanisavlievitch, chirurgien.

DJOURA : Toi aussi tu le connais ?

ILIYA : Je l'ai repéré.

DJOURA : Eh bien, moi, il m'a opéré.

ILIYA : Et le type, là, est professeur à la Faculté de Lettres. Ça c'est la poule du professeur. La mère...

DANITSA : Ils ont tous des maîtresses ?

ILIYA : Tous.

DANITSA : S'ils trahissent leur femme pourquoi pas leur pays ! Mon Dieu, quel monde !

ILIYA : Je les ai photographiés du haut de l'escalier, caché derrière une colonne. A les voir comme ça, tu croirais qu'ils se sont rencontrés par hasard. Quelle surprise ! Et que je t'embrasse ! Qu'est-ce qu'un tailleur de frocs a à embrasser des docteurs et des professeurs ? Qu'est-ce qu'il a à foutre avec eux et eux avec lui ? De quoi ils peuvent bien causer ? De nouveaux modèles de caleçons ?

DJOURA : Le docteur, tu me le laisses. Il habite dans mon quartier.

ILIYA : Ils sont restés au théâtre jusqu'à la fin pour pas avoir l'air suspects.

*Sixième cliché : tout le petit groupe du théâtre se retrouve dans un café. Ils sont photographiés au moment où ils lèvent leur verre pour trinquer.*

ILIYA : Du théâtre, ils sont passés aux "Trois chapeaux". C'était leur but. Ils avaient fait le calcul : si un flic les file, il laissera tomber à cause de l'opéra, et ils pourront aller tranquillement au café. Mais ils n'avaient pas prévu qu'il y a des gens prêts à tout.

DANITSA : Et qui paye tout ça ? Le déjeuner sur l'Ada, le dîner aux "Trois chapeaux" ?

DJOURA : Qui paye ? Ceux pour qui ils travaillent. La C.I.A., sœurlette, la C.I.A. Ils ont déjà ruiné la moitié du monde.

ILIYA : Après, je n'ai pas pu continuer à les photographier parce qu'un crétin de garçon m'a flanqué dehors. Il m'a pris pour un paparazzi. Voilà comment nos compatriotes protègent les espions ! Ils se sont séparés à deux heures du matin. Ils faisaient semblant d'être saouls. Le nôtre, il marchait bras-dessus bras-dessous avec le savant. Diabétique, hein ? Tu parles ! Il mange et boit comme un cochon ! Il a menti sur toute la ligne.

DANITSA : Et à Vintcha, qu'est-ce qu'il va se passer ? Est-ce qu'ils soupçonnent quelque chose à la centrale ?

ILIYA : Ils soupçonneront. Je leur ai envoyé une lettre. Je les ai avertis de la nécessité de renforcer la défense, le contrôle, et la surveillance des dispositifs et des hommes. J'ai écrit qu'il fallait pas exclure la possibilité d'un sabotage.

*Septième cliché : le locataire, le savant et le docteur – en habits de chasse, le fusil prêt à tirer – se promènent dans un champ immense. Devant eux court un chien de chasse.*

ILIYA : Dimanche 7 mars, dans les champs au pied du Kosmaï, entraînement militaire sous couvert de chasse au faisan. Primo : ils tirent sans arrêt sans rien tuer, ça signifie que le but est de s'exercer au tir et non de chasser le gibier. Deuzio : ils entretiennent leur forme physique en parcourant quinze à vingt kilomètres. Tertio : ils sont organisés dans un système à trois, et c'est bien connu que les groupes à trois sont les unités de base des réseaux de sabotage. Quarto : le but de tous ces déplacements est la reconnaissance du terrain autour de Belgrade. Aujourd'hui ils chassent ici, demain ils chasseront là-bas, après-demain encore ailleurs, leur territoire de chasse c'est la topographie de la Serbie. Ils voient où on fait quoi, ce qu'on planifie, ils parlent avec les paysans pour connaître les sentiments du peuple...

*Huitième cliché : gros plan d'un chien qui montre les crocs.*

DJOURA : Qu'est-ce que c'est ? Il t'a attaqué ?

ILIYA : Euh, oui. Je les suivais à cent mètres derrière environ, j'étais caché dans un buisson et voilà le clebs qui fonce droit sur moi. Il pouvait rien me faire, je l'aurais étranglé comme un poussin, mais j'ai eu peur qu'ils me découvrent. Je me suis accroupi, et en faisant des petits sauts, je me suis sauvé dans un fourré. Et eux, ils se mettent à me tirer comme un lapin ! Alors je me jette dans un fossé et puis dans un ruisseau. Je traverse avec de la flotte jusqu'au cou et je me retrouve de l'autre côté. Ils m'ont canardé pendant une heure et demie.

DANITSA : Mon pauvre Iliya ! Ils auraient pu te tuer !

DJOURA : C'est ce qu'ils voulaient ! Le meurtre à la chasse relève pas du Code Pénal. Il y a pas une seule chasse sans un mort. Ça passe dans les accidents. Dans notre village, quand un type pouvait pas blairer quelqu'un, il l'invitait à la chasse. On a même vu deux gars courir après le même lièvre. On en a vu des choses, hein, Iliya ?!

ILIYA : Oh là là !

DJOURA : Imagine un peu : les chasseurs rentrent de la chasse, nous les gamins on court dans la grand'rue pour les attendre. Y en a trois ou quatre qu'arrivent avec des lièvres et des faisans à la ceinture, et derrière eux la voiture avec les morts. Eh bien, la voiture était plus pleine que leur gibecière. On savait exactement quelle année on chasserait quelle famille. Tu te rappelles, quand les Markovitch ont appelé les Babitch à la chasse au sanglier ?

ILIYA : En novembre '48, quand le village s'était divisé en pour et contre.

DJOURA : Un beau matin ils partent à la chasse, et le soir les Markovitch reviennent : ils rapportent un sanglier et tous les Babitch. Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Le coup est parti tout seul. Comment un seul coup peut tuer cinq personnes ? Ils marchaient à la queue leu leu. L'hiver d'après, à la chasse aux oies sauvages, les Babitch ont tué une oie et six Markovitch... Qu'est-ce que c'est ?

*Neuvième cliché : le locataire sort de l'ambassade de France accompagné d'un homme.*

ILIYA : Le lendemain, vers midi, il était à l'ambassade de France. Quand il est entré à l'ambassade, il avait un car-table et, vous voyez, il l'avait plus en sortant. Tout ce qu'ils ont "chassé", il l'a remis aux Services secrets français. Les renseignements sont transmis par la valise diplomatique à Paris et de Paris à Washington, à l'autre, l'espèce de cow-boy. Comparés à ces bandits, les fascistes étaient des gosses.

*Iliya débranche le projecteur, allume la lumière. Djoura se lève, met ses mains derrière son dos, se promène l'air pensif. Danitsa ose lui faire une remarque.*

DANITSA : Djoura, tu vas être en retard au travail.

DJOURA : T'inquiète pas... Je suis en congé de maladie... Ecoute Iliya, nous deux, on a à parler sérieusement. C'est pas comme ça qu'il faut agir. Toutes ces photos tu peux leur envoyer en souvenir. T'as aucune preuve, rien de concret à l'appui. Mon bonhomme, tu te lances contre des criminels avec un appareil photo ! Si tu m'avais demandé mon avis, ils seraient déjà entre nos pattes !

*A la porte on entend la sonnette.*

ILIYA : Va voir qui c'est.

DANITSA : J'ose pas !

ILIYA : Va voir. T'as pas besoin d'avoir peur, on est là, nous deux.

*La femme sort dans l'entrée. On entend la clef de la porte qui tourne et des bribes de conversation. Iliya prend le couteau et Djoura sort le pistolet. Ils jettent un coup d'œil vers l'entrée. Danitsa revient, morte de peur.*

ILIYA : Qui c'est ?

DANITSA : Un type. Il cherche la famille Davidovitch, il dit qu'ils habitent notre rue.

ILIYA : Y a pas de Davidovitch dans notre rue.

DANITSA : C'est ce qu'il me semble.

ILIYA : Donne le pistolet. Je sais, moi, qui il cherche.

*Iliya prend le pistolet, l'arme et sort dans le couloir. On entend sa voix furieuse.*

ILIYA : Vous cherchez qui ?... Ecoute mon gars, le prochain qui met les pieds chez moi, je le descends illico. Allez, ouste ! Dehors ! Dehors ! Quoi, en plus tu menaces ? Arrête ! Halte-là !

*On entend deux coups de pistolet. La femme se recroqueville, s'approche de Djoura qui la prend dans ses bras et la rassure en lui donnant des petites tapes sur l'épaule. Iliya revient en serrant fortement le pistolet.*

ILIYA : Ça lui coupera l'envie de me suivre ou de m'espionner.  
Ils sont sûrement en train de préparer un coup.

DJOURA : Filons, Iliya. Dépêche-toi. Je vais leur faire la peau.

DANITSA : Vous allez où ?

ILIYA : Toi, couche-toi, et dors.

DJOURA : Sœurette, téléphone à Smilca, qu'elle m'attende  
pas, pendant un bon bout de temps.

ILIYA : Ferme bien la porte à clef !

*Iliya et Djoura quittent rapidement la maison. Tandis qu'on  
entend dans la cour une voiture qui démarre et qui s'éloigne,  
Danitsa compose un numéro de téléphone.*

DANITSA : Sonia... Viens vite... Tout de suite si tu peux... Oui,  
dès que t'as fini ton travail, file à la maison.

## 8. LA DISCUSSION À PROPOS DU PÈRE

*Après un long récit, Danitsa reste assise à table, à côté de Sonia. Elles se taisent. La fille regarde sa mère qui a l'air épuisée. Dans la cour, on entend l'abolement d'un chien.*

SONIA : Je n'arrive pas à y croire... Depuis combien de temps ça dure ?

DANITSA : Quoi ?

SONIA : Tout ce manège... avec le locataire et les espions.

DANITSA : Quarante jours... ça paraît quarante ans.

SONIA : Papa ne va plus au travail ? Il est en congé de maladie ?

DANITSA : Non, maintenant il a pris un congé non payé. Le congé de maladie – c'est Djoura.

SONIA : Pourquoi il ne demande pas sa retraite ? Il aurait pu l'avoir depuis cinq ou six ans déjà.

DANITSA : Mais de quoi on vivrait ? Tu sais combien il aura de retraite ? Dans sa boîte il cachait même qu'il était malade... On est dans les dettes jusqu'au cou, surtout maintenant. Il finance tout lui-même. Il a emprunté plus de cinq millions.

SONIA : A cause de cette histoire ?

DANITSA : Oui... Il a d'abord acheté un appareil-photo avec des téléobjectifs, ensuite une espèce d'appareil pour projeter les photos, puis le magnétophone. Pour le chien-loup, il a payé 800.000 dinars.

SONIA : Pour ce cabot, dans la cour ?

DANITSA : C'est un chien de race, dressé. Djoura l'a eu par relation.

SONIA : Pourquoi est-il parti à Nich ?

DANITSA : Pour connaître la famille du locataire. Il a appris que son père et son frère ont fait de la prison après la guerre. Il est allé voir pourquoi on les a mis en prison. Il pense que toute sa famille, c'est des bandits.

SONIA : Et Djoura est avec lui ?

DANITSA : Non, Djoura est resté pour surveiller ceux d'ici, et pour demander un crédit de onze millions. La semaine prochaine, ils partent à Paris.

*La jeune fille allume une cigarette. Sa mère la regarde avec inquiétude.*

DANITSA : Tes mains tremblent. Tu es fatiguée ?

SONIA : Un peu. J'ai pas mal de travail.

DANITSA : Voilà. Il m'avait interdit de te raconter tout ça, mais j'en pouvais plus. J'étais à bout.

SONIA : Mais toi maman, qu'est-ce que tu en penses ?

*Danitsa, inquiète, hausse les épaules dans un geste d'impuis-*  
*sance.*

SONIA : Papa n'acceptera sans doute pas d'aller voir un médecin ?

DANITSA : Pour son cœur ?

SONIA : Je peux arranger ça, comme si c'était pour son cœur.

DANITSA : Ben, sinon, ça serait pour quoi ?

SONIA : Pour sa tête !

*Danitsa, décontenancée, regarde sa fille avec étonnement.*

DANITSA : Qu'est-ce que tu veux dire, pour sa tête ?

SONIA : Eh bien, comme ça : il irait chez un cardiologue pour son cœur, et moi j'amènerais un ami psychiatre qui l'examinerait à fond. Papa ne se rendrait compte de rien.

DANITSA : Et alors ?

SONIA : Il faut qu'il se soigne !

DANITSA : Son cœur ?

SONIA : Maman !

DANITSA : Dis-moi, clair et net, qu'il se soigne quoi ?

SONIA : Il faut que je t'explique tout comme à une enfant ? Ses nerfs ont craqué. Il s'est mis en tête qu'on le suit et qu'on le persécute. En réalité, c'est lui qui persécute un homme et suit des inconnus. Il ne va plus au travail, il fait des dettes, il achète toutes sortes de bêtises, ramène des appareils, des chiens. Il va tuer quelqu'un et on va le mettre à l'asile. Il faut le soigner, d'urgence.

*La mère se lève... regarde sa fille tranquillement et froidement.*

DANITSA : Tu penses que ton père est fou ? (*La jeune fille se tait.*) Tu entends ce que je te demande : est-ce que tu penses qu'il est fou ?

SONIA : Je pense que oui.

DANITSA : Ton père, fou ?

SONIA : Oui, et ça risque de s'aggraver.

DANITSA : Alors si tu penses ça, nous deux, on n'a plus rien à se dire. Je t'ai appelée pour que tu l'aides, que tu le conseilles pour qu'il s'en sorte avec ces bandits. Et toi... tu veux l'envoyer à l'asile, qu'on le déclare fou, qu'on l'attache et qu'on l'enferme avec des vrais fous. Tu veux...

SONIA : Maman !

DANITSA : Tu veux l'humilier, que les gens se moquent de lui, que ses amis le renient, que toute la famille raconte comment Iliya est devenu fou. Et moi, je sais pourquoi tu fais ça ! Ne t'imagines pas que je suis pas au courant. T'as déjeuné avec ce salaud jeudi, n'est-ce pas ?

SONIA : Oui... Ça aussi vous le savez ?

DANITSA : Nous savons tout, ma petite. Il y a quatre ou cinq mois que vous fricotez ensemble.

SONIA : Maman, s'il te plaît. Est-ce qu'on peut parler sérieusement ? A ce déjeuner, jeudi, il nous a invités, Dragan et moi, mais Dragan ne pouvait pas venir parce que...

DANITSA : Parce que tu lui avais pas dit !

SONIA : Je le lui ai dit.

DANITSA : Tu lui as pas dit.

SONIA : Bon, alors, je ne l'ai pas dit.

DANITSA : Ce n'est pas la peine de me mentir, à moi.

SONIA : Il m'a invitée à déjeuner pour me demander ce qu'il se passe chez nous. D'après lui, il se passe des choses bizarres. Je ne savais pas quoi répondre.

DANITSA : Et maintenant, tu vas tout lui raconter ?

SONIA : Non, si papa arrête de le suivre et de le persécuter...

DANITSA : S'il le laisse comploter en paix, faire ce qu'il veut, et ruiner tranquillement les gens et le pays. Au fait, Sonia, puisqu'on cause toutes les deux, comme ça, je veux te poser une question : est-ce que tu penses que ton père est un homme méchant, un salaud ?

SONIA : Sûrement pas ! Je n'ai jamais dit ça !

DANITSA : Jusqu'à présent, est-ce qu'il a fait du mal à quelqu'un ? Est-ce qu'il n'a pas aidé sa famille, ses amis, ses connaissances ? Et même des gens qu'il voyait pour la première fois ? Tout ça, il l'a fait de bon cœur et sans calcul, oui ou non ?

SONIA : Oui.

DANITSA : C'est bien qu'au moins tu reconnais quelque chose. Ça veut dire : tant qu'il s'est occupé de nous, de la maison, de tes études, de ton chômage, il était intelligent, et maintenant qu'il s'occupe de la collectivité, du peuple tout entier, il est fou parce qu'à toi, ça te sert à rien. Pendant cinq ans, il t'a nourrie à ne rien faire et pas une seule fois il t'a demandé : quand est-ce que je t'aurai plus sur les bras ? Pas une seule fois. Maintenant que t'as deux sous à toi, tu veux le remercier en l'envoyant à l'asile. Tu y as pensé, imbécile, comment il vivrait ça s'il savait ce que tu lui prépares ! Tu penses que son cœur tiendrait le coup s'il se rendait compte que tu

le trompes et que tu l'emmènes à un examen pour les fous ? A la minute même il mourrait de chagrin. Je ne sais pas ce qu'il y a eu entre toi et ce salaud, ça c'est l'affaire de ton mec, mais je te préviens, si vous vous voyez de nouveau, tâche de pas lui souffler un mot de tout ça.

SONIA : Maman !

DANITSA : Mets-toi bien ça dans la tête : si tu lui rapportes un seul mot, ne mets plus les pieds ici, ne m'appelle plus, et moi, je me résignerai que t'existes plus. Ton père n'a pas toujours eu la vie facile, il a vécu comme un chien, il a trimé, travaillé, supporté les insultes et les humiliations. Il se taisait et endurait parce que ça ne concernait que lui et qu'il ne se ménageait pas. Il s'est habitué aux malheurs et aux peines. Mais, maintenant, c'est plus dur, parce qu'il s'est engagé dans une lutte pour les autres, pour le pays et le peuple tout entier. Il va tenir bon, mais ça peut aussi mal finir parce que cette fois des centaines de criminels et de bandits se sont ligués contre lui et son frère. C'est sous son toit qu'il doit trouver de l'aide. Ici, à part cette canaille, personne ne mettra ses jours en danger. Ton père, pour moi, est sacré comme le bon Dieu, et même s'il se trompe parfois, il se trompe uniquement parce qu'il veut du bien aux gens.

*La fille ramasse ses affaires. Elle range ses cigarettes et son briquet dans son sac. Elle a pris un papier qu'elle tend à sa mère, sans entrain, d'un air misérable.*

SONIA : Tu n'as même pas regardé notre acte de mariage.

DANITSA : Non, et je ne le ferai pas !

SONIA : Tu crois que les parents de Dragan étaient au mariage ?

DANITSA : Je sais que non.

SONIA : Il n'y avait que les témoins.

DANITSA : En tout cas, je suis sûre que Dragan aurait voulu inviter ses parents et nous aussi.

SONIA : C'est vrai.

DANITSA : Mais toi, tu n'as pas voulu.

SONIA : Je n'aime pas les cérémonies.

DANITSA : C'est autre chose que tu n'aimes pas, ce ne sont pas les cérémonies.

SONIA : C'est quoi "autre chose" ?

DANITSA : Tu n'aimes pas ton père parce que tu penses qu'il est fou. T'as un doute depuis pas mal de temps déjà. Je vois bien comment tu le regardes, comment tu le questionnes. T'avais peur qu'il fasse des siennes au mariage et que les parents de Dragan s'inquiètent pour leurs descendants. Parce que si le grand-père est fou, alors on se demande comment seront les petits-enfants. C'est pour ça que tu nous a pas invités, alors que tu disais que tu ferais pas le déjeuner de mariage sans nous. Ça fait rien, mon enfant, que Dieu te pardonne, on l'a peut-être pas mérité. Seulement, je te préviens, tu te repentiras amèrement quand il sera prouvé que ton père avait raison. Tu te repentiras mais ce sera trop tard. Et moi, comme mère, je te conseille de pas fréquenter ces criminels. Ton père a des preuves qui vont les envoyer au bagné... Et j'ai encore une chose à te dire : ton père sait tout, pour lui c'est clair que tu nous évites à cause de ce type, il se tait mais c'est comme s'il avalait du poison tous les jours. Ton père est un grand homme, je l'ai toujours su, mais toi, je savais pas que t'étais si minable, si médiocre. Si mauvaise !

*Sonia attrape son sac, regarde autour d'elle comme si elle avait oublié quelque chose, fond en larmes et s'enfuit. Dans la cour, l'abolement du chien l'accueille et l'accompagne.*

## 9. DE MAL EN PIS

*Danitsa aide son mari à enlever son manteau. Iliya est fatigué mais content après sa tournée à Nich.*

DANITSA : Je n'ai pas pu fermer l'œil. T'aurais pu téléphoner... Qu'est-ce qui s'est passé à Nich ? Pourquoi t'es resté si longtemps ?

ILIYA : J'avais même pas besoin d'y aller. Je savais tout d'avance. Donne-moi un petit verre d'eau-de-vie. Pas celle du buffet, il y en a un litre dans le sac. Son oncle m'en a donné une bouteille, faite maison. Est-ce que Djoura est venu ?

DANITSA : Il est passé cette nuit chercher la corde.

ILIYA : Quelle corde ?

DANITSA : La corde à linge. Il est passé à minuit, il a pris la corde et il est parti en courant. Il était comme fou que t'aies pas donné signe de vie... Ah, ce chien, il arrête pas d'aboyer, il est toujours prêt à mordre tout ce qui bouge. Une vraie bête féroce !

ILIYA : Un chien de race... Son grand-père était garde-frontière.

DANITSA : Tss... Dire que son grand-père gardait le pays et que, lui, il le trahit !

ILIYA : Mais non, le grand-père du chien, du clébard.

DANITSA : Ah bon !... Le principal c'est que tu sois revenu sain et sauf.

ILIYA : Pour tout te dire, j'étais pas rassuré. Mais l'oncle de ce bandit est un type épatant. Il m'a accueilli comme si j'étais de la famille. Il m'a tout raconté. Ils se sont tous fâchés en '46, au procès.

DANITSA : Il a été jugé aussi l'oncle ?

ILIYA : Non, l'oncle, il a témoigné. C'est lui qui les a tous démasqués... Du vrai marc maison ! Le père et le frère de cette canaille ont collaboré avec l'occupant et avec les traîtres de chez nous. Ils fabriquaient des vêtements pour l'ennemi. Son père en a pris pour six ans et demi, et son frère pour quatre ans. On n'a pas prouvé qu'ils fabriquaient des uniformes militaires mais l'oncle dit qu'ils le faisaient aussi. Dès qu'il est sorti de prison, le frère a filé en Grèce, et de Grèce en France. Il a emporté avec lui, l'oncle me l'a juré, au moins dix kilos d'or. Avec ça, il s'est ouvert une boutique. C'étaient des pourris de capitalistes. Ils ont pas laissé un sou à l'oncle. Je savais bien qu'un salaud comme ça devait venir d'une famille de bandits. Il pouvait pas devenir un criminel pareil tout seul, d'un coup. Fallait bien qu'il ait hérité de ça dans le sang et après dans son éducation. Ça peut pas se fabriquer avec de l'argent et de la propagande, c'est de naissance, ensuite ça s'éduque et on vous apprend à devenir des salauds, des traîtres et des criminels. L'argent vient après. Tout ça, j'y pensais pendant le voyage, mais dans la réalité c'est encore pire.

DANITSA : C'est affreux ! Qu'on vienne me dire maintenant que t'as pas raison !

ILIYA : Qui peut dire ça ?

DANITSA : Je sais pas, n'importe qui... Comment t'a fait pour qu'il te raconte ?

ILIYA : Je me suis présenté comme journaliste. J'ai dit que je

faisais une enquête sur les traîtres du pays. Quand il a entendu ça, il m'a fait entrer chez lui, il a sorti des photos, des articles du procès et tout le bazar... La tante faisait des problèmes, disait que c'était pas vrai – elle a toujours été de son côté, à l'autre – mais l'oncle l'a fichue à la porte. On a causé deux jours et deux nuits sans arrêt ! Quand je suis parti, il a dit : ce type-là, pour le pognon il est capable de vendre le peuple, le pays et le monde entier. Son père était pareil. Tu te rends compte, il m'a dit qu'il avait pas écrit à sa tante, avec laquelle il était en bons termes pourtant, uniquement parce qu'ils habitent boulevard Lénine.

DANITSA : Quel rapport ?

ILIYA : Il ne veut pas écrire le nom de Lénine sur l'enveloppe. Voilà jusqu'où ça va. L'oncle dit : "si on habitait boulevard Roosevelt ou avenue Churchill, il nous écrirait deux fois par jour !" Tout ça, tout le monde le sait et personne ne fait rien. Saloperie ! C'est un scandale !... T'as lu le journal d'aujourd'hui ? (*Il sort de sa poche un journal. Il le feuillette, trouve l'article.*) Maintenant, je regrette d'avoir pas tué l'autre fripouille. Lis-ça.

DANITSA : "De nouvelles augmentations sur les produits..."

ILIYA : Pas ça ! Là : "Le maniaque de l'Observatoire".

DANITSA : Ça, il y en a tous les jours. Ils attaquent les femmes, les enfants.

ILIYA : Lis, j'te dis. Ils ont écrit que c'était moi le maniaque ! Ils disent que j'ai tiré sur un homme innocent qui cherchait une adresse.

DANITSA : Ah oui, c'est vrai ! Le nom en entier, le prénom, l'adresse...

ILIYA : Et tu sais qui a écrit ça ? Sa poule, la journaliste. Ils ont décidé de me poursuivre dans les journaux pour me faire enfermer. Ils veulent me fourrer en prison pour agir à leur aise. Les journaux au service des espions, ça n'existe que chez nous !

DANITSA : Comment tu sais que c'est elle qui l'a écrit ? C'est pas signé.

ILIYA : Elle a pas osé le signer. Elle sait bien que je la connais ! Bientôt je serai attaqué à la radio et à la télé...

*Dans la cour, le chien se met à hurler, Iliya se lève, prend le pistolet dans son sac, sort dans le couloir... Il revient avec son frère Djoura qui a l'air paniqué et qui tient dans ses mains plusieurs ampoules bleues.*

DJOURA : Ne me raconte rien ! Pas un mot ! T'aurais quand même pu donner signe de vie, au moins en code chiffré... T'as oublié le code ? Hein ? Ah mon Iliya, c'était vraiment pas la peine que je me décarcasse à te parler de conspiration !

ILIYA : Assieds-toi. En tout cas, j'ai apporté du matériel extra et des documents.

DJOURA : Je file ces criminels, et j'arrête pas de penser : lui, là-bas, on l'a peut-être attrapé et liquidé... Sœurette, tiens, j'ai trouvé des ampoules bleu clair. On dirait presque des blanches. Ils auront des blanches dans les mois à venir.

DANITSA : Merci Djoura.

DJOURA : Regarde, j'ai même des cheveux blancs. Je t'avais déjà enterré. Cette nuit je suivais le professeur et je me suis dit : "S'il manque un seul cheveu sur la tête de mon

frère je les zigouille tous !" A tout hasard j'ai bouclé le professeur.

ILIYA : Tu l'as bouclé ?

DJOURA : Oui, j'ai eu peur qu'ils se dispersent après t'avoir tué. Va donc les attraper dans le monde entier ! Comme ça, au moins, j'en tiens un et si t'es plus là, ça sera œil pour œil.

ILIYA : Et tu l'as mis où, le professeur ?

DJOURA : Chez moi, dans la cave. Je l'ai ficelé avec une corde à linge, je lui ai fourré un bas dans la gueule, comme ça il peut pas broncher ni brailler.

ILIYA : T'aurais pas dû, parce que maintenant ils vont s'agiter.

DJOURA : J'avais pas le choix. Alors je lui demande, au professeur : "Qu'est-ce que vous avez fait d'Iliya ?" Et lui, il fait l'imbécile, il te connaît pas. "Et son locataire Yakovlevitch, tu le connais ? – Je le connais, il dit, c'est un ami – Ah c'est ça, lui c'est ton ami et Iliya c'est ton ennemi !" Là, j'ai vu rouge et je l'ai tabassé. Alors il s'est mis à me menacer ! Ah mon vieux, je prends la pelle à charbon et pan ! je tape dessus. Et je tape, et je retape...

ILIYA : Djoura, calme-toi ! Assieds-toi ! Allez, va, calme-toi...

DJOURA : Après, je prends la hache...

ILIYA : Tu l'as quand même pas...

DJOURA : Non, parce qu'il a tout déballé : qu'ils font partie d'une organisation, qu'ils reçoivent des instructions de l'étranger, qu'ils préparent plusieurs actions pour le mois prochain. C'est pour ça que cette canaille s'envole pour New York.

ILIYA : Qui s'envole pour New York ?

DJOURA : Yakovlevitch, ton locataire.

ILIYA : Il s'envole pour New York ? Quand ça ?

DJOURA : Ce soir à 9h 20mn.

ILIYA : Voilà ce que t'as fait ! A cause du professeur il y en a une centaine qui vont nous échapper. Au lieu de les prendre tous en bloc, maintenant va falloir leur courir après et les cueillir à New-York. Tout ça parce que t'as vu rouge. Et c'est toi qui me parles de conspiration !

DJOURA : Tu donnais pas de nouvelles. Je croyais qu'ils t'avaient...

ILIYA : T'es complètement dingue ! Je te l'ai déjà dit cent fois de pas faire de bêtises, de pas t'exciter. C'est pour ça que je t'ai pas appelé plus tôt. Je savais bien que tu ferais des conneries. Dans la vie tu fais tout en force : avec la hache et la pelle ! Mais qu'est-ce que t'as dans la caboche ?

DJOURA : Merci, mon frère, merci...

ILIYA : Je les suis, je les contrôle, je les ramasse, je resserre l'étau, et juste au moment où on les tient, tu rentres dans le tas et tu les fais fuir avec ta pelle et ta hache. Et l'autre où il est maintenant ?

DJOURA : Chez le docteur, à déjeuner. La journaliste y est aussi.

ILIYA : Eh bien, allons-y. On est foutus s'ils nous échappent. Ah Djoura, Djoura, qu'est-ce que t'as fabriqué là...

*Les frères quittent la maison. Dans la cour, l'aboiement du chien les accompagne. Danitsa regarde à droite et à gauche, elle ne sait pas quoi faire.*

## 10. L'INTERROGATOIRE

*Danitsa est assise devant la table et épluche des pommes de terre. Elle est éclairée par une ampoule bleu clair. Elle écoute la radio.*

LE SPEAKER : Sur le cercle vicieux des causes et des conséquences on a entendu divers commentaires. Entre autres, il a été dit que sont inacceptables les prises de position selon lesquelles les conséquences, chez nous, sont toujours imprévisibles. Certains prétendent que pendant que "les causes sont en marche" nous savons quelles seront les conséquences, mais qu'il n'est pas opportun d'en parler. Lorsque les conséquences prévisibles se vérifient, alors on attaque les "instigateurs anonymes des causes" et pendant ce temps-là les conséquences des conséquences s'accumulent. Dans ce processus les conséquences deviennent leurs propres causes ce qui empêche l'examen des responsabilités concrètes. Le temps présent, selon eux et sur la base de ce principe, est toujours le temps passé. Les erreurs dans l'économie et la politique n'ont jamais lieu aujourd'hui et maintenant, mais sont toujours, selon le principe de la causalité réciproque, des conséquences d'hier, et hier il était interdit d'en parler. Dans ce contexte, les ennemis de notre système autogestionnaire déclarent qu'il est facile de déterminer la différence essentielle entre la démagogie et la démocratie. Jusqu'à quand, se demandent ces "anges gardiens", allons-nous courir en rond après notre propre queue ? Chers auditeurs, dans la suite de notre programme, vous pourrez entendre une suite d'airs d'opéras célèbres, dans le cadre de l'émission "Musique de votre jeunesse".

*Un coup de sonnette à la porte fait sursauter Danitsa. Elle tend l'oreille, se lève apeurée, sort dans le couloir. Elle demande : "Qui c'est ?" et, après avoir entendu la réponse,*

*ouvre la porte. Dans la maison entre le locataire. L'homme est pâle, il a l'air épuisé.*

LE LOCATAIRE : Excusez-moi de vous déranger à cette heure-ci, mais je pars en voyage ce soir.

DANITSA : Je sais, je sais. Entrez.

LE LOCATAIRE : Comment le savez-vous ?

*La femme se fige, embarrassée. Elle essaie tant bien que mal de réparer sa gaffe.*

DANITSA : Je ne sais pas mais j'ai pensé que...

LE LOCATAIRE : Ne vous justifiez pas, ce n'est pas votre faute. Je suis venu chercher mes affaires et vous payer le mois prochain parce que je vous quitte aujourd'hui. Rappelez-vous, nous avons convenu que je vous donnerais mon congé un mois à l'avance. Je tiens à respecter notre accord. Voilà, tenez, je vous en prie.

*Danitsa prend l'argent... Le locataire la regarde d'un air las.*

LE LOCATAIRE : Madame...

DANITSA : Oui ?

LE LOCATAIRE : Avant de partir, je voudrais vous demander quelque chose...

DANITSA : Oui.

LE LOCATAIRE : Pourquoi votre mari me suit-il partout ?

DANITSA : Mon mari... il vous suit ? Comment ça ?

LE LOCATAIRE : Vous n'êtes pas au courant... qu'il me suit,

qu'il est sur mes talons depuis une vingtaine de jours ?

DANITSA : Non, pas du tout... je ne sais pas.

LE LOCATAIRE : Et il y a une semaine, un autre homme qui lui ressemble étrangement s'est mis à me poursuivre lui aussi... Vous ne savez rien là-dessus ?

DANITSA : Non.

LE LOCATAIRE : Il ne vous raconte pas où il va, où il passe son temps, ce qu'il fait ?

DANITSA : Mon mari ?

LE LOCATAIRE : Oui.

DANITSA : Non, c'est à dire, il raconte... mais ne dit pas qu'il vous... Pourquoi il ferait ça ?

LE LOCATAIRE : Les premiers jours j'ai pensé qu'on se rencontrait par hasard, que nos chemins se croisaient, et puis je me suis rendu compte que les hasards étaient voulus, qu'il était derrière mon dos toute la journée. Vous savez où il était ces quatre derniers jours ?

DANITSA : En voyage d'affaires.

LE LOCATAIRE : Et dans quelle ville ?

DANITSA : A Skoplje.

LE LOCATAIRE : Il n'était pas à Skoplje mais à Nich. Il est allé chez mon oncle, lui a demandé un tas de renseignements sur moi, sur mon père, sur mon frère qui vit actuellement à Paris. Ma tante m'a dit qu'il n'arrêtait pas de prendre des notes, de photographier. Il a emporté plein de documents et de photos. Il a prétendu qu'il était

journaliste, qu'il faisait une enquête sur les traîtres du pays. Il a fouillé dans l'histoire de ma famille. Et savez-vous où il était la semaine dernière ? A Sremski Karlovci... Vous ne saviez pas ?

DANITSA : Non, il n'a pas mentionné Sremski Karlovci. Et puis je ne vois pas ce qu'il y a de si terrible à aller à Sremski Karlovci.

LE LOCATAIRE : Il y a que j'y étais moi aussi.

DANITSA : Ben alors, il était avec vous.

LE LOCATAIRE : Non, il n'était pas avec moi, il était derrière moi.

DANITSA : Je ne sais pas, moi. Vous êtes sûr que c'était Iliya ?

LE LOCATAIRE : Je l'ai vu comme je vous vois. Pendant que je déjeunais chez un ami, il nous photographiait perché sur un arbre de la cour voisine. Quand je suis sorti pour lui demander ce qu'il faisait là, il a dégringolé de l'arbre, a cassé des branches et est tombé sur le dos – j'ai même cru qu'il ne se relèverait pas. Et puis d'un coup, il s'est levé et a sauté par-dessus la barrière en boitant et en hurlant de douleur. Il a failli y rester.

DANITSA : Excusez-moi, mais vraiment... je sais pas quoi vous dire.

LE LOCATAIRE : Bon, madame, mais si vous ne savez pas ce qu'il fait hors de la maison, vous savez sûrement ce qu'il fait chez lui. Vous avez vu, ce fil qui passe sous le tapis et qui va jusqu'à ma chambre ?

DANITSA : Quel fil ?

*Le locataire soulève le tapis et tire sur le fil. Puis ouvre le buffet et sort le magnétophone.*

LE LOCATAIRE : Il a accroché un micro sous mon lit. Quand quelqu'un vient chez moi, on entend d'abord qu'on appuie sur les touches du magnétophone et puis qu'on monte au grenier. Il a percé un trou juste au-dessus de ma chambre. De là-haut il épie, je vois son œil. Je pensais jusqu'à la semaine dernière qu'il était voyeur. Vous savez ce que c'est ? Ce sont des gens qui regardent les autres à travers la serrure ou derrière les volets.

DANITSA : Toutes ces cochonneries ne m'intéressent pas. Je ne connais rien à tout ça.

LE LOCATAIRE : Cependant, madame, j'ai constaté qu'un homme poursuit aussi mes amis, ils me l'ont confirmé. Il va dans les entreprises, les facultés, les hôpitaux, les écoles... Il les photographie, photographie toute leur famille, écrit des lettres anonymes, téléphone, relève les numéros de voiture. J'étais pétrifié quand je les ai vus l'autre jour.

DANITSA : Qui ?

LE LOCATAIRE : Votre mari, en double exemplaire. J'en avais un devant moi et un autre derrière. Ils sont combien comme ça ? Dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi il fait tout ça ? Pourquoi vous vous conduisez ainsi ? Qu'est-ce que je vous ai fait ?

*Danita s'est tue, a évité les réponses et les regards, mais à ce moment-là, l'interrogatoire la met hors d'elle. Elle se retourne, furieuse, et agresse le locataire.*

DANITSA : Ah, vous ne savez pas ce que vous nous avez fait ? Vous ne savez vraiment pas ?

LE LOCATAIRE : Non.

DANITSA : Eh bien, je vais te le dire moi : tu as gâché notre vie ! Tu as démoli notre famille. A cause de toi, Iliya a perdu son travail. Notre fille ne nous appelle plus parce que tu lui as tourné la tête et que tu l'as forcée à nous abandonner. On est dans les dettes jusqu'au cou. T'as pas honte de jouer l'innocent alors qu'on est ruinés à cause de toi. Tu nous a tous détruit...

*La porte de la chambre à coucher s'ouvre : apparaissent Iliya et Djoura. La femme hystérique, en larmes, se précipite vers son mari, le serre dans ses bras. Iliya essaie de la calmer en souriant au locataire qui les regarde troublé, étonné, un peu effrayé.*

LE LOCATAIRE : Vous étiez à la maison ?

ILIYA : Ouais. Vous savez bien que je suis toujours avec vous ou derrière vous... Djoura, éteins ces braillements.

*Djoura arrête la radio et en même temps mesure du regard le locataire.*

DJOURA : Il est temps qu'on cause un peu.

ILIYA : Mais Danitsa, qu'est-ce que tu as ?

DANITSA : Je ne peux plus le voir. Je ne peux plus. Ah je voudrais le... !

ILIYA : Allez, fais-nous un bon litre de café et va-t-en...

DANITSA : Non, je m'en vais tout de suite. Tu n'as qu'à lui faire toi... moi je...

DJOURA : Sœurette, va chez ma Smilca. Elle va te donner un calmant, et tu feras un bon dodo après. Allez !

*Danitsa met ses chaussures, prend son sac, son manteau. Elle s'en va, puis revient, crache sur le locataire, se retourne et part en sanglotant. Iliya hoche la tête, s'approche du locataire, l'essuie avec son mouchoir.*

ILIYA : Ah, ses nerfs ont fini par craquer. Ç'a n'a pas été facile, ni pour moi, ni pour vous, ni pour elle. Vous connaissez mon frère Djoura ?

DJOURA : Enchanté, Djoura.

LE LOCATAIRE : On se connaît de vue.

*Djoura rit de bon cœur et donne une tape sur l'épaule du locataire.*

DJOURA : De vieux amis. T'en fais pas, va, ça aussi c'est terminé !

*Iliya verse une carafe d'eau dans une casserole, ajoute quelques cuillérées de sucre et de café, remue le tout avec une grande cuillère et le met sur le feu. Du buffet, il sort une bouteille d'eau-de-vie et trois petits verres.*

ILIYA : Buwons un petit verre, à la fin !

LE LOCATAIRE : Je prends l'avion ce soir comme vous le savez. Il faut que je prépare mes bagages alors je vous prie de...

ILIYA : A votre santé ! Allez bois, bois autant que tu veux, t'as plus besoin de faire le diabétique. Oh, excusez, je suis passé au "tu".

DJOURA : Vous êtes comme qui dirait de la famille, maintenant ! A la bonne vôtre !

ILIYA : Ça dure depuis combien de temps entre nous ?

LE LOCATAIRE : A quoi pensez-vous exactement ?

ILIYA : Eh bien, à ça, concrètement, comment j'ai découvert votre petit jeu.

LE LOCATAIRE : Découvert mon jeu ? Quel jeu ? Depuis que vous me suivez et me persécutez ? C'est à ça que vous pensez ?

DJOURA : Dis-donc, on finasse !

LE LOCATAIRE : Ça fait vingt jours que vous me suivez. Pourquoi ?

ILIYA : 45 jours aujourd'hui. Quarante-cinq. Eh bien, ça veut dire que pendant vingt-cinq jours tu m'as pas remarqué. C'était pas du gâteau, vous êtes un homme rusé, mais avouez que je suis pas tombé de la dernière pluie moi non plus. Sans vos écoles, votre entraînement spécial, sans préparation ni instruction, j'y suis allé avec ma seule expérience et mon flair. Quand Djoura est arrivé c'est devenu plus facile.

DJOURA : Moi, c'est ces jours-ci que je me suis vraiment échauffé. Y a pas à dire, Monsieur, chapeau ! Faut avouer, vous êtes un as ! Je l'avais dit à Iliya ! Frérot ça c'est un professionnel, un professionnel haut de gamme. Faut dire ce qui est.

ILIYA : Avant qu'on passe aux questions concrètes, dites un peu : vous vous êtes douté un instant que j'allais vous démasquer et vous pincer, moi qui, à première vue, ai l'air d'un petit bonhomme ordinaire, naïf et insignifiant ?

LE LOCATAIRE : Je ne comprends rien à ce que vous dites, Monsieur.

DJOURA : Il te demande si tu le soupçonnes avant de découvrir qu'il savait tout.

LE LOCATAIRE : Mais Monsieur sait quoi ?

ILIYA : Premièrement, je ne suis pas Monsieur. Si j'étais un Monsieur je t'aurais jamais démasqué. Pour toi, Monsieur, je suis Camarade. Vu ?

LE LOCATAIRE : Que voulez-vous savoir ?

ILIYA : Est-ce que vous saviez que je savais tout ?

LE LOCATAIRE : S'il vous plaît, arrêtons cette plaisanterie. Dites-moi pourquoi vous m'avez suivi. Je dois partir, je vais être en retard.

ILIYA : Le fiston est à l'hôpital, à New York ?

LE LOCATAIRE : Oui, comment le savez-vous ? Qui vous a dit que mon fils est à l'hôpital ?

ILIYA : Eh bien, vous voyez qu'on sait tout. Ils vous ont câblé que votre fils était à l'hôpital pour que vous alliez d'urgence à leur rendez-vous. Même votre fils, vous vous en servez pour vos crimes. Tu t'es vendu, et après tu leur as vendu ton propre enfant.

*Le locataire effaré regarde les deux frères : les jumeaux vont et viennent, sillonnant la chambre. Il veut se lever, mais Iliya pose une main sur son épaule.*

ILIYA : Restez assis.

LE LOCATAIRE : Vous me donnez des ordres ? De quel droit ?

ILIYA : Assieds-toi. Assis. Pas un geste ! Tu sortiras d'ici

quand t'auras répondu à ces cinq questions. Par écrit, et mot par mot...

*Iliya sort de sa poche un grand papier plié et le jette au locataire... Djoura a installé une petite lampe qui éclaire l'homme en l'aveuglant.*

LE LOCATAIRE : Mais qu'est-ce que vous faites ? Eteignez cette lumière.

ILIYA : Ah, elle te gêne la lumière, hein ? L'obscurité te convient mieux ? Tu y es habitué à l'obscurité, alors évidemment la lumière te gêne. Hein ?

DJOURA : Monsieur, soyez raisonnable. Iliya a le cœur malade, il ne doit pas s'énerver, il pourrait avoir un malaise. Faudrait pas qu'il lui arrive quelque chose. Iliya, calme-toi. On va régler tout ça calmement, sans chahut. C'est un homme intelligent, un professionnel. Il sait bien que dans ce genre de situation il faut pas déconner. Allons, du calme...

*Le locataire tourne la tête pour se protéger de la lumière, et lit en souriant de plus en plus. A la fin, il éclate de rire.*

LE LOCATAIRE : Qui a rédigé ces questions si astucieuses et si perspicaces ?

ILIYA : Moi... Et qu'est-ce qu'il y a de drôle ? Qu'est-ce qui te fait rire là-dedans ?

LE LOCATAIRE : Personne ne vous a aidé ? Je veux dire, vous n'avez pas écrit sous l'influence ou sur l'ordre de quelqu'un ?

ILIYA : Non, Monsieur. Pour traiter votre cas j'ai utilisé ma propre expérience, mon savoir, ma souffrance, mon argent et mes nerfs. Rien que des choses à moi. Moi, per-

sonne ne me paye. Je suis un homme libre. Je suis pas un vendu, un traître, un scélérat. C'est ce qui fait la différence entre nous.

*Iliya est de nouveau en fureur. Son frère le saisit, le retient et le calme.*

DJOURA : Iliya, Iliya... Voyons, calme-toi, on n'arrivera à rien comme ça. Calme-toi... Et vous, je vous préviens une dernière fois, s'il lui arrive quelque chose, je vous écrase. Il est tout pour moi. La seule chose qui m'intéresse, moi, c'est qu'il sorte vivant de toute cette merde. Faites attention, sinon je vous bousille. Vous ne savez pas qui est Djoura.

*Les hurlements et les menaces sont interrompus par la sonnerie du téléphone. Iliya soulève le récepteur.*

ILIYA : Oui ? Oui... Il est parti... Je ne sais pas... Il a pris ses affaires, il a appelé un taxi et il est parti... Oui...

*Il dépose le récepteur, court vers la cuisinière... Djoura remplit les verres.*

DJOURA : La journaliste ?

ILIYA : Mademoiselle s'inquiète : "Où est Monsieur ?" Dis, pourquoi t'as entraîné cette femme dans tes sales affaires ? Pourquoi t'as démolé sa carrière et sa vie, hein ? Eh bien, moi, j'ai écrit à son rédacteur en chef pour lui dire ce qu'elle fait, pour qui elle travaille et qui la paye... Tu saisis de quoi je parle ?

*Avec la louche Iliya verse du café dans trois grandes tasses. Il pose la louche, va jusqu'au buffet, ouvre un tiroir, sort une poignée de coupures de journaux. Il les apporte sur la table, et les étale devant le locataire.*

ILIYA : C'est pas elle qui a écrit ça ? Regarde, regarde un peu !

*Iliya le force à baisser la tête sur les articles.*

DJOURA : Va y avoir des coups, Monsieur. Ça va cogner...  
Allez, regarde !

LE LOCATAIRE : Je vous en prie... Oui, c'est elle qui l'a écrit, et où est le problème ? Tout ça est connu. Ce sont des chiffres du gouvernement, des banquiers, des économistes. Vous saviez bien avant ces articles pourquoi notre pays est dans une telle situation.

ILIYA : Et comment se fait-il qu'elle s'est mise à s'intéresser aux "problèmes de notre pays" juste au moment où elle a commencé à te voir tous les jours ?

LE LOCATAIRE : Si vous savez tout, alors vous savez aussi qu'elle fait partie de la rédaction du journal pour les questions économiques.

ILIYA : Ça, on le sait, mais ce qu'on comprend pas c'est que t'as pris pour maîtresse une journaliste spécialisée dans les questions économiques. Comment ça se fait que t'as pas trouvé une couturière, ou une vendeuse, une femme de ménage, une fille de ton niveau? Hein ?

DJOURA : Hein mon petit monsieur, toute ton école, ta préparation, ça te sert plus à rien quand tu tombes sur un homme comme lui. C'est pas parce que c'est mon frère...

*Djoura, content et fier, donne des petites tapes sur le dos de son frère. Iliya met en place les bandes magnétiques.*

ILIYA : Tu sais ce qu'elle écrivait ? T'as oublié ? Eh bien, elle notait toutes tes conversations avec le professeur. Tu te rappelles ce que tu disais à ce salopard dans "ta" chambre, sous mon toit ? C'est pas toi, peut-être, qui di-

sais que la situation est catastrophique, que notre économie est au bord du gouffre, que tous ces emprunts à l'Ouest faits par nos dirigeants c'est du luxe, que nos petits-enfants cracheront sur nos photos, parce que nos enfants n'oseront pas vu qu'on sera encore en vie, qu'on a mis au point une morale à double face. Hein ? Elle a écrit tout ce que vous avez débité cet après-midi-là. Et la source de tout ça, la voilà. C'est à toi, ça ?

*Iliya sort de sa poche deux insignes de "Solidarnost".*

DJOURA : T'entends ce qu'il te demande ? C'est à toi ?

LE LOCATAIRE : Non, c'est polonais.

*Djoura s'avance vers le locataire les poings serrés, mais son frère l'attrape, le retient.*

DJOURA : Fils de pute...

ILIYA : Djoura, calme-toi... Allons, du calme... Assieds-toi... Tu sais, Monsieur, qui a organisé la manifestation des jeunes sur la Place de Marx et Engels et leur a fait porter des panneaux avec ces insignes-là, hein ? Tu sais que c'était l'invention de ton ami le professeur ? Et tu sais qui a mis un pape étranger sur le trône du Vatican, au bout de six cents ans ? Hein ? Un étranger, un polonais ! Hein ? Et ta tante ? Tu sais pourquoi tu lui as pas écrit pendant vingt ans ? Et qui c'est qui poussait mon enfant à collaborer, à émigrer, à entrer dans votre mafia...

*Le locataire se lève et s'écrie...*

LE LOCATAIRE : Mais vous êtes malade ! Vous êtes complètement fou ! Fou furieux !

*Djoura écarte Iliya, lance un coup de poing en pleine figure au locataire et se met à le rouer de coups avec les mains et les*

*pieds, en hurlant à chaque fois.*

DJOURA : Qui est fou ? Fils de pute ! Je vais te tuer. Il est fou, oui, de t'avoir accueilli et traité comme un homme...  
Passe-moi le pistolet !

*Iliya attrape son frère, essaie de le tirer de côté.*

ILIYA : Djoura, Djoura... Assez. Calme-toi. Allez, calme-toi.

DJOURA : Vous êtes 120 sur la liste. Je vais tous vous descendre. Laisse-moi, que je l'interroge un peu. Avec ces criminels c'est pas comme ça qu'on cause. Le criminel, tu le prends à la gorge, tu lui flanques ton genou dans les couilles, et alors...

*Djoura essaie de nouveau de parvenir jusqu'au locataire qui d'une main essuie son visage ensanglanté. Iliya l'arrête en le ceinturant.*

ILIYA : Ça suffit. Arrête. Tiens, prends les clefs, va chercher le professeur, qu'on les confronte. Tu sais pas qu'il a tout avoué, ton ami. Oui, tout. Allez, va, Djoura, amène-le.

DJOURA : Je bouge pas. Manquerait plus qu'il t'attaque, ce bandit. Tu sais, on leur apprend des tas de trucs.

*Iliya sort le pistolet de sa poche, l'arme, et le glisse dans sa ceinture.*

ILIYA : Moi, j'en connais un truc. Ça va lui enlever toute envie.

DJOURA : Attends que je l'attache, on sait jamais...

*Djoura sort de sa poche des "menottes". Il s'approche du locataire et l'attache par un poignet au bras du gros fauteuil.*

DJOURA : T'approche pas à portée de son pied. S'il tente

quelque chose, vide tout le chargeur. Des balles, au moins, c'est pas ce qui manque. Je reviens dans 15 minutes. Alors vous chanterez en duo...

*Iliya réussit à entraîner son frère jusqu'à la porte. Djoura n'arrête pas de se retourner, menace, voudrait bien revenir "achever la besogne". Il quitte la maison. Dans la cour l'aboïement du chien l'accompagne. Peu après, la voiture s'éloigne. Iliya revient, lève les bras dans un geste d'impuissance, ébauche un vague sourire comme pour excuser l'agression de Djoura. Il prend une tasse de café, la dépose sur le bras du fauteuil. Il éteint la lampe.*

ILIYA : Allez, excusez. Je pensais pas qu'on allait causer comme ça. Vous savez, je sais tout et pour chaque accusation, chaque déclaration, j'ai des preuves matérielles... Je regrette ce qui s'est passé, mais c'est votre faute : vous arrêtez pas de nous provoquer, de nous insulter, de nous rabaisser. Bon sang, tout a une limite et Djoura a les nerfs fragiles... Vous savez sûrement... les vôtres ont dû vous le dire quand vous avez emménagé chez moi... j'ai fait deux ans de taule. Je sais pas s'ils vous ont parlé de Djoura. Lui, il a fait plus de trois ans... Le café est sucré, vous pouvez le boire. Ce qu'on vous a dit, c'est la vérité. Je le reconnais chaque fois qu'on me demande. Je pose ma main sur mon cœur, et je dis : "Oui, je l'aimais comme on aime Dieu, ou comme on aime ses enfants, et sa mère. Staline était tout pour moi." A cette époque-là, je le croyais infallible. J'étais jeune, bête, tête brûlée, prêt à prendre le fusil et à me battre. Je serais mort persuadé de donner ma vie pour la grande cause de la justice universelle. Fallait que je sois dégrisé pour m'arrêter, pour réfléchir et me dire : "Ceux qui t'ont envoyé en prison voulaient ton bien, pour que tu coures pas à ta perte". Et aujourd'hui, je leur dis merci. Aujourd'hui, je vois exactement où était l'erreur et où elle était pas... La mâchoire vous fait mal ? Dame, Djoura a la main lourde... Je vous raconte tout ça pour une seule et

unique raison : votre situation ressemble beaucoup à celle où j'étais il y a un bon bout de temps. Sauf, mon ami, que t'as pas l'excuse d'être jeune et de pas savoir ce que tu fais. T'as l'âge où on peut plus excuser les traîtres. Allez remets-toi, réfléchis, raconte-moi tes malheurs. Moi, je te jure sur la tête de ma Sonia, que tout ce que tu me diras en confidence, d'homme à homme, ça sortira pas de ces quatre murs. Bien sûr, dans ton enfance t'étais bien obligé d'être du côté de ton père et de ton frère. C'est ça qui t'a enfoncé dans l'erreur. C'est là que tu t'es écarté du bon chemin et que tu t'es perdu dans les fourrés où t'attendaient les agents étrangers infiltrés dans notre pays. C'est les Angliches qui ont organisé tout ça, comme d'habitude. Ils ont informé les Américains qui t'attendaient à Paris où ton frère travaillait déjà pour eux, normal, et là ils t'ont entraîné dans leur jeu. Pas vrai ? C'est pas comme ça ? Sûr !... Et ça se comprend : t'étais jeune, faut du fric pour les sorties, les filles, les bagnoles, les fringues, les partouzes, et l'Ouest c'est pas donné. On trouve de tout, alors le type qui débarque, il fonce, il veut boire, manger, baiser, et ça coûte ! A ce moment-là se pointe un agent des services secrets d'une puissance étrangère, il sort un chèque et demande : "Combien ? Cinq mille ? Dix mille ? Vingt mille ?" Et t'es fait comme un rat ! "Oh, rien de sérieux, des broutilles. Un ou deux petits renseignements." Tu le regardes, t'aurais plutôt envie de lui flanquer ton poing sur la gueule et puis tu te dis : "Ben mon vieux, pour tous ces dollars, je vois pas pourquoi je leur dirais pas ce que tout le monde sait chez nous." Tu prends le chèque, et t'es cuit ! T'es monté dans le manège : maintenant, ils te demandent des renseignements ultrasecrets sur les problèmes les plus importants du pays. Toi tu protestes : "Ah non, c'est pas comme ça qu'on s'est mis d'accord !" Et lui, avec un petit sourire : "C'est comme vous voulez, on peut continuer et on peut aussi vous dénoncer à votre ambassade." Et petit bout par petit bout, te voilà dans la trahison jusqu'au cou. Alors pour alléger ta conscience,

tu commences à gober tout ce qu'on te raconte, on te bombarde de propagande et de mensonges, on te présente des émigrés et des renégats venus d'autres pays socialistes, on organise des réunions avec des traîtres qui te persuadent que tu dois travailler même gratis s'il le faut. Tu reviens ici, tu rencontres les crapules d'ici qui détestent père et mère, et passent leur temps à critiquer et à "exposer leurs théories", tu te dis que la majorité du peuple est mécontente, qu'on peut très bien faire une révolution, tu te vois déjà comme futur chef du Gouvernement, et alors...

LE LOCATAIRE : Et alors ? Je suis vraiment curieux de savoir ce qui se passe alors...

ILIYA : Alors, j'apparais... Croyez-moi, pendant des nuits et des nuits, j'ai pensé à vous. Le jour se levait et moi je fixais encore le plafond. Alors, additions et soustractions faites, je vous donne un conseil d'ami : d'abord vous m'avouez tout, à moi, après on s'assoit dans ma voiture et on va à la D.S.T. Là, vous vous rendez à la police et vous dites : "Oui, mes frères, tout ça est vrai. J'ai trempé dans le crime – exactement comme ça, avec ces mots-là, sans pleurnicheries – j'ai trempé dans le crime, j'étais dans l'erreur, j'étais un salaud, une crapule, je faisais ça parce que mes yeux étaient aveugles, mais voilà, aujourd'hui ils se sont ouverts... Jugez-moi pour que je rachète mes péchés, que je relève la tête et que je redevienne un homme. Je vous demande de prendre en considération toutes mes raisons : j'étais soumis à de grandes tentations et je n'avais personne d'intelligent à mes côtés pour me conseiller, m'ouvrir les yeux et me tirer de l'enfer.

LE LOCATAIRE : Bravo, très bien ! Vraiment, je vous remercie. Je ne savais pas que vous fixiez le plafond à cause de moi jusqu'au lever du jour. Je suis très touché.

ILIYA : Est-ce que je peux vous demander quelque chose ?

LE LOCATAIRE : Bien sûr.

ILIYA : Aidez-moi à ne pas vous tuer.

LE LOCATAIRE : A ne pas me tuer ? Comment... comment ça, vous aider ?

ILIYA : Taisez-vous pendant que je parle. J'ai peur, tu vas me provoquer, je vais sortir mon flingue et je vais te descendre. Tu comprends ? Toute ma vie j'ai eu envie d'en tuer un, et j'avais le droit, personne aurait pu me le reprocher. Alors je vous en prie, évitez de payer pour tous ceux qui m'ont insulté, humilié, écrasé. S'il vous plaît, évitez ça

*Le locataire se tait. Il voit, il sent que l'autre va vraiment le tuer. Iliya se déplace, boit son verre d'eau-de-vie, et continue son histoire.*

ILIYA : Voilà, tu leur diras ça et eux, ils décideront. Tels que je les connais, ils vont se retirer une heure ou deux pour délibérer. Et puis ils reviennent, ils t'offrent une cigarette, du café et vous discutez de tout, amicalement. Ils vont sûrement te dire : "C'est un peu tard pour t'en apercevoir mais enfin, puisque c'est comme ça, qu'on n'y peut rien, mieux vaut tard que jamais." Alors on boit un coup, tous ensemble, ils me rembauchent, toi tu retournes à Paris, et là-bas tu commences à travailler pour nous, ce qui est normal. Avant on revient ici, Danitsa nous fait un bon déjeuner, on invite aussi ton oncle, tu fais la paix avec Djoura – il te pardonnera les coups qu'il t'a donnés – et on se met à chanter et même à danser s'il le faut !... Moi, s'ils se souviennent de moi pour la Journée de la Sécurité Nationale, tant mieux, s'ils s'en souviennent pas, tant pis, ce que j'ai fait c'était mon devoir, ça se paye pas avec de l'argent ni avec des médailles. Ma

plus grande satisfaction ce sera de me dire : j'ai remis un homme dans le droit chemin.

LE LOCATAIRE : S'il vous plaît, est-ce que je peux vous interrompre un instant, sans vous aider à me tuer. Vous savez, je n'ai aucune envie de me faire tuer moi-même.

ILIYA : Laisse-moi finir. Alors, monsieur, est-ce qu'on est arrivé à s'entendre, à être d'accord, comme des hommes ?

LE LOCATAIRE : Sur quoi ?

ILIYA : Sur quoi !? T'as écouté ce que je viens de te dire pendant une demi-heure ?

LE LOCATAIRE : Oui, j'ai écouté.

ILIYA : Et alors ?

LE LOCATAIRE : Je vous suis très reconnaissant pour vos conseils : je vois que vous me voulez du bien...

ILIYA : Naturellement ! T'es de chez nous, de Nich. J'ai bien vu que tu regrettais d'être embringué dans cette mafia. Un jour que t'étais assis dans le parc du Kalemegdan tout seul, regardant vers Zemun, je t'ai observé à travers les pins. J'ai bien vu que tu te torturais, tu luttais, tu te rongeais. J'ai eu envie de courir vers toi et de te dire tout ça... Allons, buvons un verre d'eau-de-vie. Elle est faite maison, c'est ton eau-de-vie à toi, c'est ton oncle qui me l'a donnée. Un type épatant, un grand homme !

LE LOCATAIRE : Monsieur..., pardon Camarade Tchvorovitch, est-ce que je peux aussi vous donner un conseil d'ami comme vous l'avez fait pour moi, comme ça, de bon cœur ?

ILIYA : Naturellement, Nichois, va ! Vas-y.

LE LOCATAIRE : Enlevez-moi ces menottes, habillez-vous, on va faire un tour jusqu'à l'hôpital. Je vous avouerai tout ce que vous voulez : en paroles, par écrit, sur bande magnétique, comme vous voudrez.

ILIYA : Ah, une bonne nouvelle !... Mais pourquoi à l'hôpital ? J'ai l'air malade ?

LE LOCATAIRE : Très malade.

ILIYA : Je suis à bout. Ça fait deux mois que je m'agite, je cours, je m'énerve. Vous savez, mon cœur...

LE LOCATAIRE : Les nerfs. Ce sont vos nerfs surtout qui sont fatigués. J'ai un ami médecin qui va vous aider. On va appeler aussi votre fille.

*Iliya fait quelques pas, s'arrête, regarde le locataire avec un petit sourire. Il éclate de rire, croise les bras puis les ouvre.*

ILIYA : Monsieur Yakovlievitch, mais vous êtes cinglé ! Sur la tête de ma fille qui m'a trahi, vous êtes complètement cinglé ! De quoi j'ai l'air selon vous ? D'un malade mental ? Hein ? Et faudrait que j'aïlle avec vous à l'hôpital ?...

LE LOCATAIRE : C'est un conseil d'ami.

ILIYA : Et pourquoi ? Pas à cause de mon cœur, hein ? Tu crois que je suis fou ? Hein ? Tu l'as déjà dit, tu peux le répéter. T'as aussi poussé Sonia à me fourrer à l'hôpital. Là-bas, t'as tes médecins qui vont m'examiner et déclarer que je suis un fou dangereux, ils vont m'attacher, m'enfermer dans une cellule. Comme t'as pas pu me boucler par les voies normales, tu comptes le faire avec l'aide d'un médecin. Et il faudrait que je te donne un coup de main ! Monsieur Yakovlievitch, vous n'êtes pas un monsieur. Moi j'en ai vu des messieurs qui sont morts de-

bout, sans un mot, avec courage. Vous, vous n'êtes qu'un petit bonhomme de merde, une crapule, une crotte de chien. Mais on s'y prend pas comme ça, Yakovlievitch. On a sûrement dû vous l'apprendre, faut être plus prudent, plus malin, plus gentil. Vous, c'est comme Djoura : la pelle et la hache, après on verra bien ! Allez, vas-y, courage, dis-moi : je suis fou ? Bon sang, sois un homme !

LE LOCATAIRE : Je vais être en retard. S'il vous plaît, faites quelque chose, ou alors emmenez-moi...

ILIYA : D'abord, qu'on tire ça au clair. Ça m'intéresse drôlement : est-ce que vous pensez que je suis fou ?

LE LOCATAIRE : Vous êtes sûrement malade.

ILIYA : Et quelle est cette maladie ? Décrivez-la moi. Moi, je me vois pas. Peut-être que je suis malade. Voilà, maintenant je sais plus, vous m'avez brouillé le cerveau. Faudrait pas que je sois fou et que je le sache pas. A première vue, j'ai l'air d'un homme ordinaire : j'ai une famille, j'ai payé des études à ma fille, j'ai construit ma maison, j'ai envie d'aider les autres, j'ai fait des emprunts, je veux vivre assez vieux pour voir mes petits-enfants et les emmener à Kochoutniac... Tout ça c'est dans l'ordre des choses, hein ? Ça veut dire que par rapport à moi, par rapport à tous les autres je suis normal, et que par rapport à toi je suis fou ? J'ai vécu normalement pendant soixante ans, tout comme il faut, et puis tout d'un coup je te vois et je deviens fou ? T'es pourtant pas quelqu'un pour qui on peut perdre la tête. Tu te donnes un peu trop d'importance, Yakovlievitch, je suis un homme parfaitement sain et normal, tu m'entends, sain et normal. Je suis pas malade, pas un malade mental, je suis pas fou. Je suis sain d'esprit.

LE LOCATAIRE : Alors c'est terrible.

ILIYA : Qu'est-ce qui est terrible ?

LE LOCATAIRE : Que vous ne soyez pas fou et que vous vous comportiez comme ça. C'est pire que si vous étiez fou. C'est... c'est...

ILIYA : C'est quoi ? Allez dis, dis ce que c'est. Tu veux que je te le dise moi : c'est la haine, la haine et le dégoût. Je me suis battu contre vous, j'ai été blessé plusieurs fois, j'ai failli y laisser ma peau.

LE LOCATAIRE : Mais qui ça "nous" ? Qui "nous", camarade Tchvorovitch ? Qui ?

ILIYA : Vous – les criminels ! Toi, ton père, ton frère, tous ceux qu'on a éliminés et tous ceux qui nous ont échappé. Quand vous avez vu que je m'en tirais, après la guerre, alors vous m'avez chopé et expédié dans un camp. Ça vous convenait pas qu'on soit tous égaux, qu'il y ait plus de différences entre les hommes. Et mes blessures sont à peine guéries que tu rappliques. Avant toi, y en a déjà des milliers qui se sont pointés, et après toi, ce sera ton frère et tes amis avec le capital "honnêtement gagné". Vous allez vous remettre à construire vos châteaux, à écraser les gens, à en faire des esclaves. Moi, on m'a emprisonné pour des idées qu'on me forçait à croire, et toi on te laisse en liberté pour celles qu'on combattait. Mais, bande de salauds, qu'est-ce que ça veut dire ? Que toute ma vie j'ai été un imbécile, que je me suis battu contre mes principes et mes convictions ? Ça veut dire qu'Iliya était le dernier des imbéciles ? Est-ce qu'on m'a mis en prison parce que je criais : "Vive Staline ! Vive la fraternité et l'égalité entre les hommes !" Fallait peut-être crier : "Vive le capitalisme !" ? Staline vous liquidait mais pas autant qu'il fallait. J'ai gardé sa photo cinq ans, comme une icône, eh bien je la ressortirait... Tôt ou tard. Rappelle-toi bien : tôt ou tard. Vous réussirez pas tant

que je serai là, tant qu'il y aura mon frère, tant qu'on sera encore des milliers, vous réussirez pas... vous ...

*Iliya s'arrête, va vers le locataire, ouvre la bouche comme s'il manquait d'air, s'affaisse sur le buffet et doucement, en s'étouffant, glisse par terre. Avec ses mains, il déchire le col de sa chemise comme si ce col le serrait de plus en plus. Le locataire se lève. Autant que ses menottes le lui permettent, il tire le gros fauteuil jusqu'à son propriétaire. Avec sa main libre, il lui ouvre sa chemise.*

LE LOCATAIRE : Où est votre médicament ? Où sont les médicaments ? Vous m'entendez ?

ILIYA : Je vais mourir... Ils sont... dans le tiroir. Vous m'avez tué !

*Le locataire fouille dans le tiroir, sort un tas de médicaments.*

LE LOCATAIRE : Où est la trinitrine ? Ça, ça ne peut pas vous aider. Où est-elle ?

ILIYA : J'en ai pas... y en a plus dans les pharmacies... Vous m'avez tué...

*Le locataire tire le fauteuil jusqu'au téléphone. Avec beaucoup d'efforts, il compose un numéro.*

LE LOCATAIRE : Allo ?... Les Urgences ?... Envoyez tout de suite une ambulance au 22 rue Dubravka... Un infarctus. L'homme est tombé... Non, il n'a pas le médicament... Oui...

*Il raccroche et avec un grand effort soulève le fauteuil.*

LE LOCATAIRE : Ils vont arriver dans cinq minutes. Je laisse la porte ouverte. Je serais resté avec vous si votre frère ne devait pas revenir, mais il me tuerait. Je regrette

mais il faut que je m'en aille. Je vous souhaite de vous rétablir. J'ai pris votre pistolet.

*Iliya essaie de se lever, attrape le fil du téléphone, fait tomber l'appareil. Le locataire, en tirant le fauteuil, réussit à sortir de la maison. Dans la cour, l'accompagne l'aboïement du chien. Iliya compose un numéro de téléphone.*

ILIYA : Allo... Smilca... c'est moi... Où est Djoura ?... Dis-lui de tout laisser... qu'il aille tout de suite à l'aéroport... Dis-lui... notre type s'est sauvé... faut qu'il arrête tous les vols... qu'il bloque la tour de contrôle... Dis-lui... que je suis sur sa trace ...

*Iliya laisse tomber le récepteur, essaie de se relever mais la douleur le fait de nouveau se plier et se recroqueviller. En rampant, à quatre pattes, luttant pour la vie, se déplaçant difficilement sur les mains et les genoux, il sort dans la cour où l'accueille l'aboïement du chien.*

FIN

Belgrade, 1982.

Première édition en serbe : 1983

© Dušan Kovačević

© Borka Legras – Anne Renoue, pour la traduction française